Le roman complet **1 Fr.**

Amoureux Caprices



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XIe) ::

ANDRÉ CHERMY



AMOUREUX CAPRICES

I

L'Infidèle

Hermance de Lénion était devant sa coiffeuse, occupée à parachever sa toilette.

A demi nue, la jeune femme hésitait entre deux parures, également fines, aussi jolies et seyantes l'une que l'autre, mais aux broderies différentes et ornées l'une de rubans

roses, l'autre de rubans vert pâle. Les deux nuances allaient aussi bien à son teint mat, s'harmonisaient autant avec la masse sombre de sa chevelure brune.

Elle les drapait alternativement sur elle, se cambrant pour juger dans la glace qui lui renvoyait son image, de l'effet produit, et aussi, elle faisait ressortir encore la ligne régu lière, la pureté des formes et la sveltesse de son corps, dans tout l'épanouissement de sa jeune beauté.

Belle, elle savait qu'elle l'était et elle n'ignorait pas la puissance de séduction qui était en elle; cette jolie femme de vingt-trois ans, qui ne pouvait pénétrer nulle part sans provoquer les murmures admiratifs des hommes, avait conscience du rayonnement qu'elle exerçait autour d'elle. Créature de grâce et de charmes, elle était fière de cette royauté des sens qu'elle exerçait et qui faisait naître des traînées de désirs dans son sillage.

Pourtant, elle était mariée, et celui qui possédait légitimement ce trésor précieux n'était pas un vieux barbon, ni même un de ces hommes effacés auxquels s'accouplent, probablement pour les mieux tromper, maintes jolies femmes.

Gontran de Lénion était au contraire un des plus élégants et des plus distingués représentants de ce monde où, malgré l'invasion des parvenus, il reste encore quelques derniers héritiers des anciennes familles de la vieille bourgeoisie ou de la haute aristocratie. Noble, riche, il avait été longtemps l'espoir de nombre de mères qui rêvaient de lui pour leurs filles, et lorsque son choix s'était arrêté sur Hermance Brémond-Auriel, l'élue avait fait bien des jalouses autour d'elle, il y avait eu bien des déceptions, car nombreuses étaient les jeunes filles qui avaient rêvé du titre de comtesse de Lénion et surtout de cet homme fin, racé, qui conservait encore dans le monde moderne, la tradition du XVIIIe siècle dont il semblait échappé, et qui paraissait véritablement un grand seigneur.

Gontran aimait Hermance. Elle l'avait conquis presque tout de suite et avait éveillé en lui une de ces passions qui rendent fou et font commettre aux hommes les plus sensés, les pires sottises. Et il avait commis la pire de toutes, il avait épousé cette femme, surprise elle aussi d'avoir fait si vite rendre les armes à celui qui, jusque là, était resté insensible à tant de soupirs et tant d'avances.

Ce mariage, qui avait ajouté au prestige de sa beauté, avait rendu Hermance encore plus fière d'elle-même.

***

La belle comtesse de Lénion n'avait pas encore fixé son choix entre le rose et le vert, lorsque la glace lui renvoya l'image de son mari qui venait de pénétrer dans son cabinet de toilette.

Elle eut une moue de contrariété, pourtant, elle la réprima bien vite et le laissa avancer.

Il n'en fut pas dupe et se rendit bien compte qu'elle l'avait aperçu, mais, puisqu'elle se faisait complice, il acheva de goûter l'illusion de la surprise et, tout doucement, il s'approcha d'elle, puis entourant le joli buste de ses deux bras, il posa ses lèvres sur l'épaule découverte longuement, ardemment.

Hermance avait fermé les yeux. Renversée en arrière, elle laissait Gontran se repaître d'elle, se griser de sa chair..

— Chérie ! dit-il... Pourquoi te pares-tu ainsi ?...

Elle fit un geste vague.

— Pour rien !... Parce que il faut bien que je m'habille n'est-ce pas ?...

— Ce n'est peut-être pas utile !... Tu ne seras jamais plus jolie que lorsque tu es sans voiles, et que je peux m'enivrer de ton beau corps...

Déjà, il la soulevait dans ses bras, cherchait ses lèvres et voulait l'entraîner.

Mais elle l'écarta :

— Gontran !... Non, je t'en prie... Laisse-moi ! J'ai une migraine folle !...

— Une migraine !...

— Oui... La tête me brûle... Et puis, il faut que je m'habille... Tu sais bien que je dois aller chez Geneviève...

— Tu es illogique, répondit de Lénion en souriant. Si tu es malade, tu ne peux sortir...

— Y penses-tu ? Geneviève m'attend ! Elle ne me pardonnerait pas de ne pas y aller...

— Je peux lui téléphoner.

— Non... Elle croirait que c'est une défaite. Et elle est très susceptible... Elle serait fâchée. Or c'est une amie de pension

que j'aime beaucoup, je ne veux pas me fâcher avec elle... Et toi-même, n'avais-tu pas un rendez-vous important ?

— Sans doute ? Mais, moi, vois-tu, il n'est pas de rendez-vous important qui tienne lorsque je suis amoureux de toi... Enfin, c'est toi qui es raisonnable... Je vais à mon rendez-vous et je te laisse...

« Donne tes lèvres, que je parte au moins avec le goût de ton baiser et l'odeur de ton corps ?... »

Il l'étreignit une fois encore, la baisant follement sur les cheveux, sur les yeux, ces grands yeux noirs dans lesquels toujours il cherchait à lire et qu'il adorait fermer avec ses lèvres, et sur la bouche enfin, cherchant à insufler avec son baiser toute la passion éperdue qui était en lui. Puis il s'éloigna se retournant encore sur le seuil de la pièce pour envoyer un baiser à celle qui emplissait sa pensée.

Elle lui répondit par un sourire et un signe de la main.

Et, quand la porte se fût refermée, elle haussa les épaules, soupira et dit :

— Mon Dieu ! qu'il est agaçant !...

Elle revint à sa première préoccupation et se décida finalement pour la parure au ruban vert :

— C'est celle qu'il préférera, dit-elle.

Il, on s'en doute, ce n'était pas Gontran de Lénion.

Une heure plus tard, Hermance sortait à son tour, elle marchait à pied pendant un quart d'heure, puis appelait un taxi. Mais ce n'était pas l'adresse de son amie Geneviève qu'elle donnait au chauffeur.

***

Gontran, cependant était mal à l'aise. Malgré lui, lorsqu'il eut quitté sa femme, il se trouva mécontent.

— C'est étrange, se disait-il, j'ai encore aujourd'hui cette bizarre impression qui m'envahit si souvent depuis quelque temps. J'ai beau m'en défendre, j'ai beau me raisonner ; j'en arrive toujours à cette conclusion : Hermance ne m'aime pas comme je l'aime !... Non, je ne la sens pas complètement, absolument à moi comme je suis, moi, complètement, absolument à elle.

« Au moment où je la prends dans mes bras où je la serre

contre moi, il me semble qu'elle s'évade, que son être se révolte et qu'elle est lointaine, lointaine... si lointaine que j'ai peur... »

Il n'osait pas traduire davantage, ni d'une façon plus précise la pensée qui l'assaillait et qui lui revenait toujours... Mais cette pensée était en lui, et même en refusant de se l'avouer à lui-même, il était vrai qu'il avait des soupçons, qu'il se demandait si sa femme ne le trompait pas. Un amant ? Elle aurait un amant ?... C'était bien la pensée qu'il trouvait si folle qu'il n'osait pas la formuler; mais la pensée qu'il ne pouvait chasser.

Et Gontran de Lénion n'alla pas à son rendez-vous.

Tout en se blâmant de l'acte qu'il allait commettre, tout en se répétant que ce qu'il faisait était méprisable et indigne de lui, il attendit, caché dans l'entrée d'une maison voisine, guettant la sortie d'Hermance.

Il la vit apparaître, et il la suivit de loin...

— Je suis ridicule ! dit-il... Si elle se retournait et qu'elle me surprît, je serais rempli de confusion.

Mais Hermance ne se retourna pas ; Hermance ne songeait pas à son mari. Et celui-ci continua à l'épier sans qu'elle s'en doutât.

Il prit lui aussi une auto en lui ordonnant de suivre la première. L'avance prise par celle-ci n'était pas bien grande et il suffit d'un embarras de voiture pour que le premier taxi fut rejoint par celui dans lequel Gontran avait pris place, se blotissant dans le fond, et se dissimulant comme si Hermance avait pu le reconnaître.

La première auto ne prenait pas du tout la direction du quartier habité par l'amie de pension d'Hermance. Elle roulait maintenant vers Montmartre à la grande stupéfaction de Gontran.

— Je suis stupide ! Elle va chez une modiste, une couturière ou dans un grand magasin...

Mais le taxi de la jeune femme ne s'arrêta pas devant un magasin. Il acheva sa course à l'entrée d'une maison de la rue de Clichy dans laquelle madame de Lénion s'engagea délibérément.

Gontran ne connaissait personne de leurs relations qui demeurât à cette adresse. Il entra néanmoins dans la maison quelques instants après non moins résolument que l'avait fait Hermance...

Plus que jamais, il considérait que sa façon d'agir était répugnante, et cet espionnage auquel il se livrait lui était odieux... Mais une force invincible et inconsciente le poussait.

Il s'enquit auprès de la concierge.

— Cette dame qui vient de monter, vous savez où elle va ?...

— Une dame !... Je n'ai pas vu de dame !...

— Voyons ! Mais si... une dame jeune, brune, assez grande !...

Il était évident que la concierge refusait de parler...

Mais Gontran se fit plus pressant, plus autoritaire, presque menaçant :

— Allons, dépêchez-vous, dites-moi où elle est montée, où je vais sonner à la porte de tous vos locataires...

En même temps, il sortait son portefeuille, disposé à payer le renseignement qu'on lui donnerait.

Finalement la concierge se rendit.

— Je veux bien vous dire ce que je sais, mais ne faites pas de scandale !...

Le jeune homme eut un rire amer :

— N'ayez pas peur ? Je ne tiens pas à un éclat !

— Eh bien ! Elle va chez le professeur de danse du troisième M. Carlos Esguenos...

— Ah !... elle va... prendre une leçon ?...

— Peut-être... Sans doute... oui !...

On sentait que la concierge se ralliait maintenant à cette idée. C'était le secours qu'on lui apportait !...

Chose étrange... Gontran avait formulé lui aussi, sa dernière question, avec le secret espoir d'une réponse affirmative.

Et tout en montant l'escalier, il se disait :

— Que je suis bête !... Je vais la trouver en train d'apprendre le dernier pas à la mode !... Eh bien ! J'en profiterai. Je l'apprendrai en même temps !...

Il se raccrochait à cette idée comme le naufragé à la première branche qui se trouve à portée de sa main.

En un autre moment, il eût condamné cette leçon prise par sa femme au domicile d'un professeur de danse... mais il souhaitait ardemment à présent « que ce ne fût que cela ».

Il ne pouvait admettre qu'il y eût « autre chose » avec ce danseur qu'il connaissait bien pour l'avoir vu dans les éta-

blissements de nuit, un bellâtre sud-américain, un métèque qu'il ne pouvait que mépriser profondément.

***

A peine arrivée, Hermance s'était jetée dans les bras de son amant :

— Carlos !... Mon Carlos aimé !...

Elle se blotissait amoureusement contre la poitrine de l'homme, levant des yeux quémandeurs vers la bouche sensuelle du beau mâle dont elle s'était éprise et dont elle était folle.

Un beau mâle ! C'était tout ce qu'on pouvait dire de Carlos, qui n'avait aucune autre qualité que cette attirance physique à laquelle certaines femmes se laissent prendre on ne sait pourquoi.

Il sentait palpiter contre lui, tremblante d'un émoi toujours renouvelé cette jolie femme que tant d'autres enviaient comme maîtresse et il en éprouvait surtout une fatuité à laquelle, il se laissait aller complaisamment.

Etre l'amant d'une Parisienne, femme du monde qui risquait sa réputation pour lui, cela ne le surprenait pas outre mesure. N'était-il pas venu de son pays pour conquérir la grande ville, et n'était-ce pas ce qu'il avait cherché en coulant des regards de convoitise sur les femmes qu'il enlaçait au hasard des danses, parmi l'atmosphère énervante des salles où il exerçait son métier ? Il avait rencontré Hermance dans un thé-dansant où elle était venue l'après-midi avec son amie, cette Geneviève qui lui rendait le service maintenant de lui créer un alibi aux yeux de son mari.

Quelle aberration avait jeté Hermance dans les bras de ce rasta ? Elle ne l'expliquait pas elle-même ! Elle s'était enthousiasmée de lui, elle l'avait désiré, avec ses sens et elle était allée vers lui les yeux fermés, sans même essayer de se défendre et de se retenir...

Maintenant, elle ne vivait plus que dans l'attente du moment où elle arrivait chez Carlos et se donnait à lui.

Elle se dévêtait devant l'homme qui la contemplait, nonchalamment étendu :

— Tu vois, lui disait-elle, je me suis parée pour toi... Tu aimes ce ruban vert pâle ?... Je crois que c'est la couleur que tu préfères...

Et elle venait le retrouver, se faisant caline, caressante, lui passant la main dans les cheveux, se frottant contre lui, quêtant comme tout à l'heure le baiser qu'il tardait à accorder.

— Crois-tu, lui dit-elle, que mon mari voulait, au moment où j'allais sortir... Oui, j'ai dû prétexter la migraine pour lui refuser...

— C'est oune malappris !

— Il ne me comprend pas... Et depuis que tu es entré dans ma vie, depuis que tu es mien, chaque fois qu'il m'approche, je dois me contenir pour ne pas le chasser rudement... Mon Carlos, c'est toi seul que j'aime !...

— Tou es mignonne !...

Et Carlos, en dilettante, embrassait la gorge nue de sa belle maîtresse qui tressaillait à son contact...

***

Un coup de sonnette interrompit ce duo d'amour dans lequel Hermance faisait toutes les avances, un coup de sonnette impérieux, qui fit bondir le Sud-Américain.

— Qu'est-ce qui vient là, dit-il... Je n'attends aucune visite !...

Comme il avait l'air contrarié, elle le regarda; et soudain se sentit mordue par la jalousie :

— Qu'as-tu, lui dit-elle ?... C'est une femme peut-être ?

Il rit, d'un gros rire gras :

— Oune femme !... Tou es folle !...

Une seconde fois, le timbre de l'entrée retentit.

— Je n'ouvre pas, fit le danseur...

— Pourquoi ?... Va ouvrir au contraire, tu te débarrasseras vite de cette visite importune... à moins que tu ne craignes que je voie qui vient chez toi...

— Je ne crains pas !... Mais cela me dérange... et ce n'était pas le moment !...

— Tu vois bien qu'on insiste !... Mieux vaut se débarrasser tout de suite du gêneur...

— Tou es jalouse ! Tou as tort !... Tou vas voir que ce n'est rien !...

Il se leva, s'habilla sommairement et alla à la porte...

A peine avait-il ouvert qu'il se trouvait en présence d'un inconnu qui entra, l'écartant...

— Pardon, monsieur... qu'est-ce que vous me voulez ?...

— Je veux voir la personne qui est entrée chez vous tout à l'heure ?...



— *Vous êtes belles toutes deux...* (page 19).

— La personne qui est entrée ? Vous vous trompez... Je souis seul !...

Hermance s'était approchée, fouettée par la curiosité,

pour entendre, et elle écoutait, debout derrière la porte...

Tout de suite, elle avait reconnu la voix du visiteur...

— Mon mari !...

Et elle se rejetait en arrière, se précipitait vers le lit pour s'y cacher...

Mais Gontran de Lénion, sans s'arrêter aux protestations du danseur, pénétrait dans l'appartement, il tournait le bouton de la porte, et il entrait dans la chambre.

Carlos l'avait rejoint :

— Je vous défends d'aller plus loin... Vous êtes chez moi !...

— Je le sais, répondit de Lénion sèchement... Mais je veux voir votre compagne...

— D'abord, qui êtes-vous ?

— Je suis Monsieur de Lénion, et j'entends savoir quelle est la femme qui se cache dans votre chambre !...

Carlos bondit ; il se campa devant le lit :

— Yo vous défends d'avancer... Yo vous interdit de toucher oune cheveu de mon amie... qui ne vous connaît pas !...

— Taisez-vous ! Je ne ferai pas d'éclat !...

Gontran était blanc, la pâleur de son visage trahissait la fureur qui était en lui et qu'il ne contenait qu'à grand peine.

Il alla droit au lit, qu'il découvrit d'un geste brusque.

Hermance se cachait la tête dans les mains, elle gémissait :

— Ne me tuez pas !... Ne me faites pas de mal !...

Le mari eut un rictus âpre :

— Ne craignez rien, madame...

— Monsieur, dit le Sud-Américain, Yo souis à votre disposition, mais...

Gontran toisa le danseur d'un air méprisant :

— Vous êtes peut-être à ma disposition ; moi je ne suis pas à la vôtre !... Je ne me commets pas avec n'importe qui...

Puis, se tournant vers Hermance, il prit un ton glacial pour laisser tomber ces paroles :

— Madame, je m'en voudrais de troubler vos entretiens sentimentaux avec l'homme que vous avez choisi...

« La femme que j'aimais est morte pour moi !... Je ne veux avoir rien de commun avec la fille qui s'accoquine au premier métèque venu...

« Vous êtes libre dès ce jour ; mais il est inutile de revenir à mon hôtel, la porte vous en est interdite à partir de ce moment...

Carlos essaya encore de braver son rival :

— Yo ne vous permets pas de m'insulter... dans ma maison !...

— Vous vous méprenez... Je ne veux même pas vous faire l'honneur d'une insulte de vous à moi... J'ai dit tout ce que j'avais à dire, je n'ai plus rien à faire chez vous... Ouvrez-moi la porte !...

— Vous ne partirez pas sans me rendre raison...

Mais Gontran saisit l'homme par le poignet et le repoussant rudement :

— Allez donc retrouver votre maîtresse, dit-il.

Et il sortit, sans se retourner...

***

Le soir même, l'hôtel de Lénion était fermé, les domestiques congédiés et l'on apprenait le lendemain que le comte Gontran de Lénion qui avait été, pendant la guerre, un hardi pilote aviateur, partait pour l'Orient en avion.

II

La Haine de la femme

René Danjon se disposait à sortir, lorsque son valet de chambre, vint lui annoncer qu'un visiteur le demandait.

— Un visiteur ? Lui as-tu demandé son nom ?

— Oui, monsieur, mais il a refusé de le donner... Il m'a dit qu'il était un vieux camarade de Monsieur, que Monsieur serait content de le revoir !

— Voilà bien du mystère ?... Et toi, tu n'as pas reconnu ce « vieux camarade ? »

— Il me semble l'avoir déjà vu, mais il y a très longtemps.

— Fais-le toujours entrer ! Je verrai bien lorsqu'il sera devant moi....

Le valet se retira. Il revenait bientôt et s'effaçait devant un homme d'une trentaine d'années, qui s'avança vers Danjon, la main tendue :

— René !...

— Gontran de Lénion !... Par exemple, toi...

— Oui, moi !... Ma visite te surprend ?

— Avoue qu'on le serait à moins. Voilà un an que tu es parti un beau jour du Bourget en avion nul n'avait plus entendu parler de toi, et tu reparais tout à coup... Ah ça !, D'où viens-tu ainsi ?...

— Je reviens de Turquie... et de Perse !

— Vraiment !... Et qu'as-tu fait de beau par là ?

— Rien... Ou plutôt si, beaucoup de choses, je me suis guéri d'un mal que je croyais incurable !

— Ah bah ! Lequel donc ?... Je te croyais parti en excellente santé.

— En excellente santé physique, mais très malade moralement, frappé au cœur, d'un coup terrible.

— Oui, je me souviens, ta femme...

— Une gueuse !...

— Tu es dur.

— Qui ne l'aurait été à ma place. Je l'adorais, je ne pensais qu'à elle, je ne vivais que pour elle, et un jour, j'ai découvert brusquement cette odieuse trahison... !

— Je sais. Tu as dû souffrir beaucoup.

— Terriblement, mais c'est fini !... J'étais parti loin, très loin, pour oublier... Ah ! mon pauvre ami ! Quelle déception ! Avoir fait ce beau rêve de la vie à deux, d'un grand amour unique, partagé, de deux cœurs battant à l'unisson et se réveiller ainsi, bassement trahi pour un être vulgaire... C'était un effondrement, quelque chose s'est déchiré en moi !... Je suis parti tout de suite comme d'autres se tuent !...

« Et puis après, j'ai réfléchi... Là-bas, j'ai parcouru les déserts, j'ai marché de ville en ville, curieux de tout, cherchant un aliment à mon activité, surtout pour effacer le souvenir de l'infidèle, le souvenir de la femme...

— Et tu y as réussi ?

Gontran sourit :

— J'ai rêvé, j'ai réfléchi, j'ai pensé... et je me suis dit : « Tu as cherché l'impossible, l'irréalisable, tu as voulu une femme comme il n'en existe pas. Pauvre fou ! La femme est toujours la femme, un être insaisissable qui vous échappe au moment où on la croit sienne... Elles sont toutes pareilles, dominées par les sens. La tienne t'a préféré le premier danseur venu parce qu'il était simplement un mâle, alors que tu voulais, toi, trouver une âme élevée dans un corps qui n'est fait que pour la caresse physique. »

« Ah ! mon cher René, la femme, une bête à plaisir, rien

de plus... c'est ce que je me suis dit loin de Paris, dans la solitude, et j'ai tué ma chimère... parce que ma chimère, je le sentais bien, m'aurait toujours rendu malheureux...

— Bien ça !... Et alors, tu es revenu.

— D'abord, je voulais rester en Orient. Je me disais : je me guérirai de la femme par les femmes. J'apaiserai ma soif d'amour par les plaisirs charnels...

« Et tu ne devinerais jamais quel projet j'avais formé ? »

— Ma foi non !

— Eh bien ! J'étais décidé à renoncer à la vie européenne, les musulmans, pensais-je, sont dans la vérité. Pour eux les femmes sont ce qu'elles doivent être, des jouets dont ils s'amusent, de jolies poupées qu'ils cachent et qu'ils enferment pour qu'on ne les leur prenne pas...

« Et j'avais résolu de m'installer dans quelque ville orientale, d'y avoir un harem où je choisirais une favorite, que je remplacerais par une autre lorsque je serais rassasié d'elle !...

« Mais j'étais venu trop tard. Il n'y a plus de harem ; la gangrène occidentale a gagné le vieil orient, les musulmanes s'en vont à visage découvert et les Turcs sont devenus monogames...

— Une catastrophe, quoi ?

— Pour moi, oui, c'était une catastrophe.

« Aussi, je suis revenu, me disant : Il n'y a encore qu'à Paris que je pourrai vivre comme je l'entends. Je m'étourdirai ; des femmes que je prendrai et que je laisserai à ma guise, c'est là que j'en trouverai.

— Naturellement, il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser...

— Tu dis vrai. Il faut toujours se baisser pour chercher la femme ; c'est l'être inférieur.

— Tu es terrible... Tu as des idées d'il y a cinq cents ans.

— D'il y a cinq cents ans, et de toujours. J'aime les femmes et j'ai la haine de la femme.

« Je me suis juré de ne plus jamais avoir une seule maîtresse J'en aurai deux, trois, dix, autant qu'il me plaira, mais pas une seule à laquelle je pourrais encore m'attacher naïvement et qui me tromperait bêtement, salement comme la première!...

— Bigre. Voilà des principes à ne pas soutenir dans une assemblée féministe. Tu te ferais écharper.

— Aussi, n'est-ce pas dans les assemblées féministes que j'entends me montrer.

« Personne ne connaît mon retour. Je suis venu directement chez toi, parce que, au milieu de la folie universelle, tu es un de ces sages qui n'ont pas aliéné leur liberté, qui butinent leurs plaisirs à toutes les coupes qui sont à portée de leurs lèvres sans se préoccuper si d'autres y ont bu avant eux, si d'autres y boiront après eux...

— Mon Dieu, tu sais, j'aime m'amuser, c'est tout !...

— Tu as raison ! Et comme on ne s'amuse pas seul, je viens te chercher pour aller à Montmartre, dans n'importe quelle boîte de nuit, nous trouverons des femmes, de celles qui s'offrent au premier venu. Au moins, celles-là, elles sont franches, elles ne vous trompent pas... et elles ne valent ni plus ni moins que les autres. Ce sont de jolies bêtes qui ne pensent pas, ou qui ne font pas semblant de penser, car les femmes ignorent toutes ce que c'est que penser !...

— Sapristi ! Tu joues les Alceste à la perfection, du moins en ce qui concerne la plus belle moitié du genre humain... Tu as raison, allons à Montmartre... la cure sera certainement aussi bonne pour toi que celle de l'Orient, car, au fond, je me demande si tu es vraiment guéri !

— Complètement guéri... Tu vas pouvoir en juger!

Une heure plus tard, René Danjon et Gontran de Lénion dînaient sur la butte, ils dînaient d'ailleurs, fort gaîment et le jeune homme qui avait exposé à son ami tant de belles théories, mysogines, dévisageait complaisamment les femmes qui l'entouraient...

— Tu fais ton choix, Sultan !... demanda René.

— Je goûte le plaisir des yeux ; j'admire des lignes, des poitrines, des croupes, des regards dans lesquels il y a des promesses de luxure. Et cela me confirme dans mes idées ; c'est vraiment ici que nous voyons les femmes sous leur véritable jour. Regarde cette jolie fille rousse là-bas et sa compagne brune. Remarque que lorsqu'elles sont par deux, elles ont toujours soin de s'accoupler par beautés différentes pour mieux se mettre en valeur mutuellement...

— Invitons-les !...

— Oui. Mais c'est moi qui les invite toutes deux !... Je veux mordre alternativement dans ces deux beaux fruits je te l'ai dit : des femmes, mais jamais une femme... !

— Je te vois dans ton harem en Turquie.

— Puisqu'il n'y a plus de harems.

Gontran appela le maître d'hôtel qui passait, et lui remit un mot pour les deux femmes.

La rousse, lorsqu'elle eût lu, sourit au jeune homme, la brune le regarda.

— Il nous invite toutes les deux, dit la première.

— C'est pour toi, puisque c'est à toi que le billet a été remis.

— Je n'en sais rien, il dit toutes les deux. Allons-y, nous verrons bien.

III

Les deux Maitresses

René Danjon avait pris congé de son ami et l'avait laissé en tête à tête avec les deux femmes, la rousse Gisèle, la brune Andrée.

Gontran s'était assis entre elles deux, et ses mains s'égaraient tantôt autour du buste de l'une, tantôt vers la taille de l'autre.

Elles buvaient en riant le champagne qu'il offrait.

C'étaient deux belles filles qui ne demandaient qu'à rire et acceptaient toutes les aventures, sans s'étonner de rien. Elles étaient habituées à satisfaire toutes les fantaisies des hommes, de bonne grâce, avec entrain sachant qu'il fallait se montrer toujours d'humeur enjouée, que les petites femmes sont faites pour dérider leurs amis mâles et leur faire oublier toute préoccupation.

L'homme, qui distribuait également entre elles les caresses, les paroles et même quelques baisers furtifs, les intriguait. Elles se regardaient déjà un peu en rivales, chacune se demandant laquelle finalement l'emporterait. Leur énigmatique convive leur plaisait d'ailleurs. Elles s'étaient dit toutes deux que c'était un bel homme, qu'il ne serait pas désagréable de se donner à lui, ne fut-ce que quelques heures.

Et Gisèle lançait à Andrée des coups d'œil qu'Andrée renvoyait à Gisèle et dans lesquels perçait leur jalousie.

— Mon chéri, avait commencé à dire la rousse.

— Mon petit loup, avait repris la brune.

Lui s'amusait. Il répondait également à chacune de ses deux compagnes, et se réjouissait de cette petite rivalité qu'il avait fait naître et qu'il entretenait.

Il débouchait une dernière bouteille de champagne et versait le vin pétillant dans les coupes :

— Mes petites amies, dit-il, je ne peux pas me décider à choisir entre vous. Voilà deux heures que nous sommes ensemble et je vous trouve aussi belles, aussi tentantes, aussi désirables...

« Et puis, n'est-il pas vrai, à bon coq, il faut plus d'une poule !...

« Je vous emmène toutes les deux !...

Gisèle et Andrée se regardèrent.

— Alors, c'est entendu ?...

Ensemble, elles répondirent : « Oui », ne voulant céder la place ni l'une ni l'autre.

Il s'écria, joyeux.

— C'est convenu ! Buvons à nos amours !

Il trempa ses lèvres dans le cristal, prit une gorgée, puis le tendit à Gisèle :

— Buvons dans la même coupe !

La femme, flattée du geste qui la désignait la première porta le verre à sa bouche.

— Une gorgée seulement, dit Gontran.

Puis, lorsqu'elle eut bu, il reprit à son tour, quelques gouttes et offrant la coupe à Andrée :

— L'honneur est à celle qui vide la coupe d'amour !...

La jolie brune avala d'un trait le reste du liquide mousseux.

— Maintenant, dit l'amphytrion, allons goûter dautres ivresses.

Au taxi qu'il appela en sortant, il donna l'adresse de son hôtel particulier.

— Ne vous effrayez pas, dit-il à ses compagnes, je vous conduis chez moi. J'en suis parti il y a un an et j'y suis venu aujourd'hui seulement. Nous allons coucher dans un lit où personne n'a dormi depuis douze mois.

« Je ne pouvais rentrer seul ce soir. La maison m'aurait paru trop froide. Mais je compte bien que vous allez l'égayer. »

Pendant le trajet, Gontran s'était assis entre les deux femmes, un bras passé autour de la taille de chacune, les jambes enfouies entre leurs jupes, à travers lesquelles il sentait le contact de leurs chairs également frémissantes...

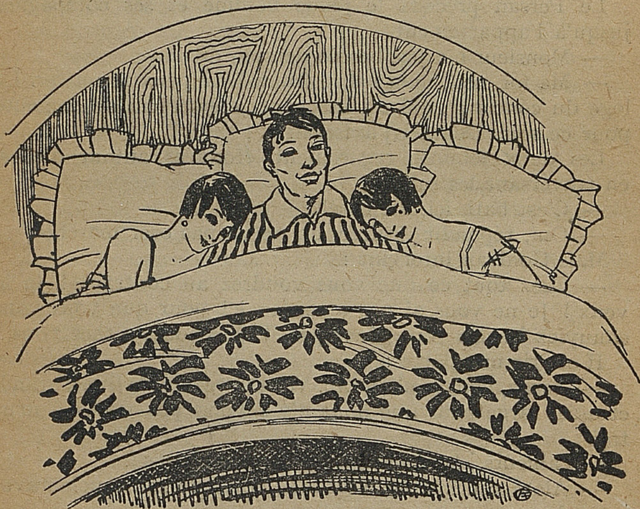
— Vous êtes mignonnes, leur dit-il, et je veux voir laquelle sera la plus amoureuse. Peut-être autant l'une que l'autre

car je vois des yeux aussi ardents, qu'ils soient noirs ou gris et des lèvres aussi pourpres.

« Voyons laquelle va me donner le meilleur baiser. »

Et, tour à tour, il embrassa les lèvres de Gisèle et celles d'Andrée.

— Je ne peux pas donner de palme, dit-il... J'ai eu autant de plaisir avec Gisèle qu'avec Andrée.



Ce matin-là il pensait à la troisième... (page 27).

Et il les serrait également contre lui.

Ce petit jeu dura jusqu'à ce que l'on arrivât, les deux femmes s'énervaient autant l'une que l'autre.

— Sera-t-il pour moi ? se demandait Andrée.

— Triompherai-je ? pensait Gisèle.

L'automobile s'arrêta devant la porte à double battan de la vieille demeure à l'aspect sévère.

Au coup de sonnette de Gontran cette porte s'ouvrit.

A l'entrée se tenait un serviteur persan que de Lénion

avait ramené avec lui d'Orient, et qui, pour le moment, composait tout le domestique de l'hôtel.

Cet homme qui se nommait Ahmed, ne manifesta aucun étonnement de voir son maître rentrer avec deux femmes. Celles-ci par contre dévisagèrent curieusement ce personnage exotique.

Gontran, à qui n'échappait aucun de leurs gests, leur dit :

— Ahmed vous fait-il peur ? Rassurez-vous, c'est le garçon le plus doux de la terre...

Le Persan précéda le jeune homme et ses compagnes jusqu'à l'appartement.

— Monsieur n'a pas besoin de moi, dit-il.

— Ma foi, non, mon brave Ahmed, tu peux te retirer. La loge du concierge qui est inoccupée, te servira de demeure pour ce soir. Demain j'aviserai.

Les deux femmes regardaient, étonnées, autour d'elles, en traversant les salons.

— C'est bath ici, dit Gisèle.

— Oui, répondit Andrée, on ne va pas oser marcher.

Mais Gontran intervint :

— Osez tout ce que vous voudrez au contraire ! Je le veux ! Je ne vous ai pas amenées ici pour que vous vous ennuyiez ?... Ne vous gênez pas, Faites comme chez vous...

Il ouvrit une porte :

— Tenez, voilà la chambre. Vous voyez que le lit est grand, et assez large pour que nous n'y soyons pas gênés à nous trois...

« D'ailleurs, ajouta-t-il, nous nous serrerons...

— Alors, dit Andrée, c'est bien vrai, tu veux coucher avec nous deux ?...

— Ne vous l'ai-je pas dit, et n'était-ce pas entendu ?

— Mais si, fit Gisèle...

— A la bonne heure. Venez que je vous embrasse.

Et, il rapprocha leurs visages, de façon à ce que leurs trois bouches se rencontrassent.

— Et puis, dit-il, je veux que vous vous embrassiez aussi comme deux bonnes amies.

— Si ça peut te faire plaisir ! dit Gisèle.

Elles s'embrassèrent, mais sans grande conviction.

Elles commençaient à se demander si leur compagnon avait bien toute sa raison.

Gontran reprit :

— Voyez-vous mes belles, nous allons goûter à toutes les voluptés, il n'y a rien que les joies charnelles, les plaisirs des sens sont les seuls qui vaillent la peine d'être pris. Le reste, l'amour, la petite fleur bleue, ce sont des blagues inventées par les poètes et les romanciers, c'est de la littérature.

« Nous ne sommes pas ici pour faire de la littérature, mais pour nous repaître de caresses et nous enivrer de baisers. »

Joignant les gestes aux paroles, il les aidait à rejeter leurs robes, allant de la rousse à la brune, embrassant une gorge, une épaule, un sein.

Cet étrange amant eut des fantaisies qui surprirent ses deux compagnes ; il dénoua lui-même leurs cheveux et, lorsqu'elles furent couchées chacune d'un côté de lui, il mêla les tresses noires aux tresses fauves.

— Vous êtes belles toutes deux et je vous aime toutes deux, mes jolies maîtresses !... leur disait-il.

Gontran était un homme ardent, de tempérament fougueux et sa passion s'était tout entière muée en un âpre désir de volupté qu'il voulait satisfaire jusqu'à la satiété.

Il était heureux de l'air interdit de Gisèle et d'Andrée qui se demandaient comment se passerait cette nuit extraordinaire.

— Mes mignonnes, fit-il, nous avons bu ensemble ce soir dans la même coupe. Nous avons ainsi scellé notre union à trois... Je veux vous aimer sans faire de différence entre vous !

Et il fit comme il le disait.

La nuit s'acheva en des étreintes accordées pareillement par Gontran à ses deux maîtresses.

***

Ahmed apporta au matin, un petit déjeuner qu'ils prirent tous les trois, après quoi, comme ils n'avaient rien de mieux à faire, ayant ainsi réparé les forces qu'ils avaient dépensées depuis la veille, tous trois se recouchèrent pour sacrifier à nouveau au fils de Vénus.

Gontran, en se levant vers onze heures, demanda à ses compagnes :

— Vous vous plaisez ici ? La maison vous paraît moins triste qu'hier soir ?...

— Bien sûr, dit Gisèle.

— J'y resterais bien tout le temps, moi, déclara Andrée, ça m'irait mieux que mes deux pièces sur la cour.

— Et moi que ma chambre d'hôtel que je ne sais jamais si je payerai !...

— Eh bien ! Si vous voulez, puisque le logis vous plaît, je vous garde !

— Tu nous gardes ? s'écria Andrée.

— Toutes les deux ? fit Gisèle.

— Ah oui ! Par exemple, toutes les deux. Je ne me dédis pas, je n'ai pas changé d'opinion depuis hier. Vous me plaisez autant l'une que l'autre. Même, je ne pourrais plus garder Gisèle sans Andrée, ou Andrée sans Gisèle !

« Voilà. Si vous voulez être mes maîtresses, vous serez ici chez vous. Je vous prends toutes les deux et vous n'aurez qu'à vous faire servir et à vous laisser aimer, comme vous l'avez fait depuis hier soir.

— Ça c'est original ! dit la brune Andrée. C'est la première fois qu'il m'arrive une chose pareille !

— A moi aussi !

— Il y a commencement à tout. D'ailleurs, quand vous en aurez assez, vous pourrez toujours vous en aller, je ne vous retiendrai pas... Est-ce conclu ?...

— On peut toujours essayer ? répondit Gisèle, Moi je veux bien.

— Moi aussi, fit Andrée... Ce sera drôle d'avoir un amant pour nous deux !...

— Mon Dieu, tu sais, petite Andrée, ce sera pour les hommes qui ont la même femme comme maîtresse. Ça rétablira l'équilibre !

Les deux filles n'étaient pas assez fines pour comprendre, au ton dont cette phrase avait été prononcée, l'allusion qu'elle renfermait et toute l'amertume qu'elle cachait.

Elles ne voyaient qu'une chose c'est que leur amant commun leur proposait de vivre dans un hôtel luxueux avec des domestiques pour les servir, et qu'elles allaient au moins être heureuses comme des coqs, ou du moins comme des poules en pâte.

Et elles acceptèrent la situation telle qu'elle se présentait.

Lorsque, une heure plus tard, René Danjon qui s'inquiétait un peu de ce qu'il était advenu de son ami et des deux femmes, vint à l'hôtel de Lénion pour prendre des nouvelles de Gontran, il fut ébahi en voyant son camarade, Gisèle et

Andrée, attablés tous les trois devant un déjeuner que le fidèle Ahmed était allé chercher dans un restaurant voisin, sur l'ordre de son maître.

— René, tu arrives à propos, dit Gontran, je t'invite !

Comme le jeune homme ne répondait pas, il ajouta :

— Tu vois, ces charmantes personnes et moi, ne nous sommes pas quittés depuis hier soir... nous avons même fait cette nuit très largement connaissance, au point que nous ne nous séparons plus et que je te présente mes deux amies...

— Alors, demanda René, tu es rentré chez toi ce matin avec ces dames ?

— Cette nuit, veux-tu dire !...

— Comment, vous avez couché ici ?

— Dame, faut croire, dit Gisèle, n'est-ce pas, mon coco ?...

Et elle entoura le cou de Gontran, lui plaquant un baiser sur la bouche !...

— Ton coco... Et le mien aussi !... Il n'y a pas de préférée !

Andrée à son tour voulut prouver que « leur » amant n'avait rien à lui refuser et Gontran reçut de la brune enfant, un baiser, qu'il rendit d'ailleurs, trouvant la situation très amusante.

— Voilà, mon petit, toutes les deux. C'est gentil, hein ? dit-il à René.

Mais celui-ci, malgré tout, ne voulait pas croire encore que son ami avait passé la nuit, chez lui, avec les deux filles.

— Alors, vous avez couché là ?...

— Assurément, on n'a pas fait ça dans la rue ! déclara la brune Andrée.

— Que veux-tu mon vieux, fit Gontran, après un an d'absence, je n'ai pas voulu coucher seul dans mon lit.

« Je sais. Tu vas me dire que c'est une profanation, que ce lit dans le vieil hôtel des comtes de Lénion, ne devait être réservé qu'à l'épouse...

Il se mit à rire :

— L'épouse qui va traîner le nom de son mari dans l'alcôve d'un rasta. C'est celle-là qui est une fille, la plus basse des filles...

— Alors, ces enfants-là qui sont de jolies femmes, sont autant qu'elle à leur place dans la chambre dite conjugale...

« Voilà mon vieux, et maintenant, foin des chagrins, foin des traditions, amusons-nous !... Assieds-toi ?... Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Ce qui est à moi est à

toi, sauf mes deux maîtresses que je garde pour moi tout seul.

— Tu es un accapareur !...

— Peut-être ?... Elles ont des amies, elles pourront te les présenter ?...

— Merci !... Je n'ai pas envie d'un harem, moi ?...

— Deux, ce n'est pas encore un harem, mais ça viendra !...

Gisèle et Andrée étaient assises, chacune sur un genou de Gontran qui caressait le sein droit de la brune et le sein gauche de la rousse...

— Crois-tu, dit-il à son ami, qu'il y ait bonheur plus grand ?... N'ai-je pas le paradis dans les mains ?

— Celui de Mahomet !

— Celui de Mahomet, peut-être. En tous cas, je ne donnerais pas ma place à un saint.

— Il n'en voudrait pas.

— D'abord, dit Gisèle, on ne dit plus des « saints », on dit des « petits païens », depuis *Phi-Phi*.

— Les petits païens, répondit Gontran, c'est moi qui les presse dans mes mains, pour le moment.

Et ses lèvres allèrent chercher, en même temps que sa main accentuait la caresse, alternativement la nuque brune et la nuque rousse...

— En tous cas, mon vieux, j'espère que demain, tu n'auras pas quatre amies, dit René...

— Je n'en sais rien, j'en aurai peut-être dix !...

*
* *

Gontran n'eut pas dix maîtresses le lendemain. Il avait seulement Andrée et Gisèle avec lesquelles on le voyait partout. Il s'affichait avec les deux femmes dans tous les restaurants, au théâtre, où on le voyait dans une loge, flanqué de Gisèle et d'Andrée, au bois où ils allaient dans leur auto.

Et ce fut la nouvelle qui défraya la chronique parisienne.

— Ce Lénion, quel type étrange ! Quel original ! Vous savez, ce sont deux filles qu'il a ramassées un soir dans une boîte de Montmartre ?

Les douairières du faubourg Saint-Germain, les petites bourgeoises, toutes les anciennes épicières parvenues, étaient scandalisées, et c'est à peine si les salons entre-baillaient leurs portes à cet homme qui avait osé installer chez lui, dans l'hôtel de ses ancêtres « deux filles avérées avec lesquelles il

se vautrait dans l'orgie ». C'était l'expression la plus généralement employée pour désigner Gisèle et Andrée, qui, d'ailleurs, ne s'en souciaient nullement, et continuaient à profiter largement de l'hospitalité de Gontran.

Le croirait-on ? Elles faisaient des jalouses.

Les petites femmes de Montmartre auraient toutes voulu être à leur place, mais naturellement toutes trouvaient que « c'était dégoûtant » ; pas une n'en parlait — et dieu sait si c'était un fréquent sujet de conversation — sans déclarer « qu'elle ne se serait jamais prêtée à une fantaisie pareille ». De la place Clichy au Delta, la conduite de Gisèle et d'Andrée était sévèrement jugée, presque aussi sévèrement que celle de Gontran dans les salons « du monde ».

Et, comme par hasard, on racontait à peu près les mêmes choses chez les dames prudes et dans les brasseries où se réunissaient les petites cocottes, naturellement ces choses, à Montmartre, on les clamait presque autour des tables chargées de verres, tandis qu'au noble et vertueux faubourg on se les glissait furtivement dans l'oreille avec des minauderies et des « Croyez-vous ? » « Est-ce possible ? » « Je ne me doutais pas qu'il pût se passer des choses semblables », qui étaient autant d'exclamations hypocrites, car ces dames étaient aussi averties que les joyeuses poules du boulevard de Clichy ou de la rue Pigalle.

Naturellement, on se doute de ce qui se racontait et des scènes de débauche que l'on décrivait avec force détails, comme se passant journellement à l'hôtel de Lénion où d'ailleurs, Gontran se contentait de sa fantaisie d'avoir deux maîtresses à la fois, sans plus.

C'était bien suffisant, penserez-vous !...

Il avait d'ailleurs, lorsqu'il paraissait à son cercle, ou dans ces salons que l'on n'osait lui fermer complètement, un sourire railleur, et, pour les femmes, quelles qu'elles soient, une sorte de mépris hautain sous les dehors de la plus grande courtoisie...

IV

Jamais deux sans trois

— Alors, Gontran, ça dure toujours cette histoire ?

— Oui, mon vieux René, ça dure toujours. Je me trouve

très bien avec Gisèle et Andrée... Ce sont des bonnes filles, sans plus, et, avec elles, je ne fais pas de sentiment. D'ailleurs, ce serait du temps perdu !...

— Tu te rends compte que tu provoques l'indignation de toutes tes relations.

— Oui, ce ne sont pas mes deux maîtresses qu'on me reproche, c'est de les avoir installées dans mon hôtel particulier, chez moi !...

« Toutes ces dames trompent leurs maris, lesquels d'ailleurs le leur rendent avec profusion.

« Des hommes qui ont deux maîtresses, mais il y en a quatre-vingt quinze sur cent. Les cinq autres ne le font pas parce qu'ils ne peuvent pas... Seulement voilà, ils ne les montrent pas toutes les deux à la fois... Ce serait trop franc, n'est-ce pas, mon cher Danjon ?

« Eh bien ? Moi, je suis franc, voilà tout, j'ai deux maîtresses, je ne m'en cache pas, je les montre. Et au lieu de passer secrètement du lit de l'une dans celui de l'autre, je les reçois toutes les deux dans le mien, de lit ? C'est plus commode, et si tu veux mon avis sincère, eh bien ! mon vieux, je trouve que c'est plus propre...

« Et puis, les gens qui ne sont pas contents n'ont qu'à ne pas s'occuper de mes affaires.

« Il me plaît d'avoir deux maîtresses « ensemble » ça me regarde. Même, puisque cela fait tant parler, je vais en prendre une troisième. »

Ce fut le dernier mot de cette conversation entre les deux amis, au cercle où ils s'étaient retrouvés ce soir-là. René ayant voulu tenter de faire un peu de morale à son ami. On voit qu'il n'y avait guère réussi, Gontran de Lénion étant décidé à persister dans sa façon toute particulière de comprendre l'amour et les femmes !...

Cependant René Danjon sourit :

— Avec ces deux filles, cela finira bien un jour. Je connais mon Gontran il suffira qu'il en découvre une qui le trompe pour les renvoyer toutes les deux. Or, c'est une éventualité qui doit se produire fatalement... On pourrait même y aider !...

Mais René se méprenait ; il était beaucoup plus difficile qu'il ne le croyait de provoquer l'infidélité de la brune Andrée ou de la rousse Gisèle. Et il y avait à cela une excellente raison.

Chacune des deux femmes s'était dit :

— Il nous conservera ainsi jusqu'à ce qu'il y en ait une qui le trompe. Alors, s'il la pince, il la mettra à la porte et l'autre restera maîtresse de la situation.



Etiennette s'était docilement remise aux mains de ses caméristes...
(page 34)

Si bien qu'elles se surveillaient mutuellement, prêtes à dénoncer chacune sa compagne prise en flagrant délit. Elles se surveillaient tant qu'elles ne se quittaient presque plus,

et qu'elles étaient devenues fidèles dans la crainte l'une de l'autre.

Vous me direz qu'elles auraient pu tromper Gontran, en se mettant d'accord, mais chacune d'elles avait trop l'ambition de supplanter l'autre, afin de rester seule la maîtresse en titre de leur amant commun.

Gontran n'avait pas pensé à cela. Il s'était dit simplement : « Quand j'en serai fatigué, ou quand elles me tromperont, ce qui est inévitable, je les remplacerai par d'autres... voilà tout ! » Il ne supposait pas obtenir un résultat tel que celui auquel il était arrivé.

En sortant du cercle, cependant, il pensait :

— Une troisième !... Pourquoi pas, après tout ? Jamais deux sans trois !... Malheureusement, je vais encore être obligé d'aller chercher une fille parce qu'aucune autre femme n'acceptera « le ménage à quatre »...

Il fut surpris lui-même d'avoir ce regret.

— Une fille? Pourquoi dis-je cela ? Est-ce que toutes les femmes n'en sont pas plus ou moins ?...

Il était maussade en rentrant chez lui, où l'attendaient ses deux maîtresses.

— Allons, dit-il, je vais m'étourdir encore dans les bras de mes amies... C'est en m'énivrant de leurs étreintes que je chasse les idées noires... Elles doivent être couchées et je vais les rejoindre dans le lit commun...

« Au fait, il serait bien difficile d'en loger une troisième dans ce lit.

« Eh bien ! Je fera apporter un second lit dans ma chambre. Elle est assez grande pour cela !... »

Il retrouva, en effet, sagement couchées et se tournant le dos, Andrée et Gisèle. Il prit grand soin de ne pas les réveiller et se glissa doucement entre elles deux...

Au contact de son corps, elles ouvrirent les yeux...

Alors les enlaçant toutes deux, il les obligea à se retourner vers lui :

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il. On se tourne le dos, à présent !... Allons ! allons ! Faisons-nous risette, tout de suite... et aimons-nous !

Et Gontran se replongea dans la volupté des sensations charnelles et des désirs satisfaits. Il s'y plongea plus encore que de coutume, excitant par mille caresses ses deux com-

pagnes, les possédant tour à tour, les faisant tressaillir et se pâmer l'une et l'autre !...

Car, même dans ses ardeurs les plus folles, il avait toujours soin de ne montrer de préférence à aucune.

Le matin en s'éveillant, il était heureux de voir une tête brune reposer sur son épaule gauche et une tête rousse sur son épaule droite...

C'était pour lui une joie, de toute sa chair brûlante encore du contact des deux corps féminins étendus à ses côtés.

Ce matin-là il pensait « à la troisième ».

— Il faudra, disait-il, que je crée pour elle une nouvelle harmonie :

Puis, regardant Andrée et Gisèle.

— Bast ! On s'est bien arrangé à trois, on s'arrangera encore à quatre, et même à davantage.

***

Le lendemain matin, en s'éveillant, Gisèle dit à Gontran :

— Mon chéri, je voudrais te demander quelque chose.

— Demande... Tu sais que je suis toujours prêt à vous accorder ce que vous désirez, Andrée et toi.

« Que veux-tu ? Une robe, un bijou ?...

— Non... Ce n'est ni une robe, ni un bijou.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Voici : C'est ma cousine qui demeure à Nantes. Elle m'a écrit qu'elle allait venir à Paris. C'est une jeune veuve, elle vient pour se faire une position. Alors, tu comprends, elle a tout de suite pensé à moi.

— Naturellement. Et après ?

— Après, je lui ai dit que j'étais intendante chez toi. Tu comprends : intendante, ça faisait bien. Tu serais gentil de m'autoriser à la loger ici quelques jours, on lui trouvera bien une chambre dans ton hôtel.

— Si ce n'est que cela c'est un désir qui n'est pas difficile à satisfaire.

« Mais cette cousine, que veut-elle faire à Paris ?

— Je ne sais pas, moi. Son mari était employé à la préfecture là-bas. C'est une petite femme très comme il faut.

— Vraiment ?... Mais si elle loge ici, elle va bien s'apercevoir que tu n'es pas intendante...

— Bah ! Une provinciale, elle ne se doutera de rien.

— Penses-tu dit Andrée que les provinciales sont si bêtes que ça...

Gontran rit de cette réflexion. Il demanda encore :

— Et quand arrive-t-elle, cette jeune veuve si comme il faut ?

— Aujourd'hui.

— Mâtin !... Tu me préviens tard. Enfin, ça ne fait rien, on la recevra aussi bien que possible...

Déjà, l'amant d'Andrée et de Gisèle se disait que peut-être cette provinciale qui allait arriver, pourrait, si elle était gentille, devenir la troisième amie...

Il resta donc chez lui, attendant la venue de la jeune veuve.

Celle-ci se présenta à l'hôtel dans l'après-midi et demanda sa cousine Gisèle, qui la reçut dans le grand salon.

C'était une femme de vingt-cinq ans, petite, blonde, avec des yeux bleus, et qui n'était pas gauche le moins du monde. Elle portait même une robe de deuil assez élégante et qui faisait ressortir ses avantages naturels.

Les premières effusions passées, et après que Gisèle eût témoigné d'un air contrit ses condoléances à sa parente, celle-ci qui se nommait Etiennette, déclara :

— Ma petite Gisèle, tu as pris la peine de me dire que tu étais ici comme intendante, mais je suis renseignée, et je sais parfaitement que tu es la maîtresse du comte de Lénion !

— Par exemple, qui a pu te dire ?

— Ne te fâche donc pas. C'est même pour cela que je suis venue te trouver. Je n'ai pas quitté Nantes pour végéter dans la capitale. Mon plan est tout différent, et j'ai pensé que puisque tu avais pu te faire une situation aussi agréable, tu me trouverais certainement parmi les amis du comte, quelqu'un qui pourrait me mettre à l'abri du besoin...

« Tu reconnaîtras que je ne suis pas plus mal qu'une autre et que je serais bien bête de ne pas profiter des avantages que m'a accordés la nature. Aussi, si tu as bon cœur, tu ne me laisseras pas dépérir trop longtemps...

Gisèle était un peu estomaquée. Elle ne s'attendait guère à cette déclaration et ne pensait pas que sa cousine allait, sitôt débarquée, lui demander de la lancer dans la vie parisienne.

Elle ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'elle était la maîtresse de Gontran. Ce qui l'ennuyait davantage, c'était d'avouer qu'elle partageait les faveurs du comte avec la

brune Andrée et qu'elle n'avait qu'une part des amours du maître de ce bel hôtel où elle recevait sa parente.

Etiennette lui vint en aide :

— Même si j'en crois ce que m'a raconté la concierge, tu n'es pas la seule amie de M. de Lénion, qui se paye le luxe original d'avoir deux compagnes irrégulières...

— La concierge aurait mieux fait de se taire que de te raconter ça !... Enfin, ça n'a pas d'importance ; ce que tu veux, c'est que je te trouve un amant. Ma petite, je ne te promets rien, Gontran m'a autorisée à te loger ici, pour le reste, c'est à toi de te débrouiller, tu es assez grande pour dénicher toi-même ce qu'il te faut.

L'entretien des deux femmes en était là, lorsque survint de Lénion. Le jeune homme, qui savait que Gisèle était avec sa cousine voulait voir cette provinciale « si comme il faut », et las d'attendre que Gisèle vînt la lui présenter, il entrait dans le salon.

— Excusez-moi ? dit-il...

— Oh ! Tu es tout excusé... C'est ma cousine Etiennette dont je t'ai parlé ! Il n'y a pas à se gêner devant elle. Maintenant, elle est au courant.

La jeune veuve s'était levée et elle saluait le nouveau venu :

— Monsieur, dit-elle, je vous demande pardon d'abuser de votre hospitalité, mais ma cousine me dit que vous avez bien voulu m'autoriser à demeurer dans cet hôtel.

— Sans doute, répondit Gontran, et j'ajouterai que c'est tout naturel...

Il avait d'un coup d'œil, examiné la jolie veuve, et cet examen l'avait probablement satisfait, car il se montrait très empressé...

De son côté, Etiennette trouvait que l'ami de sa cousine « était très bien ».

— J'espère, dit de Lénion, que vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous.

— Oh ! Je suis confuse...

— Non, vous serez confuse après, si cela vous plaît.

« Votre cousine m'a dit que vous étiez venue à Paris pour vous faire une situation. Je crois que je vous en procurerai une... Nous en reparlerons après dîner...

— Vous êtes trop bon de vous intéresser à une petite provinciale insignifiante.

— Ne soyez pas si modeste. La province cache parfois des trésors que Paris pourrait lui envier.

Gisèle, qui assistait à cet entretien, avait eu tôt fait de remarquer la courtoisie persistante de son amant à l'égard d'Etiennette. Elle ne put maîtriser un mouvement décelant l'inquiétude qui la gagnait, et, riant avec affectation, elle s'interposa :

— J'espère bien que tu ne vas pas faire la cour à ma cousine.

Gontran ne répondit pas. Il n'attachait que peu d'importance à ce que pouvait lui dire sa maîtresse, et déjà il dressait son plan pour amener la jeune nantaise à lui céder. Dans son esprit, elle était déjà la troisième de ses maîtresses.

Quant à Etiennette, les compliments que lui adressait l'amant de sa cousine, la flattaient agréablement elle n'eût pas été femme si elle n'en avait savouré tout le charme.

Lorsqu'elle fût présentée à Andrée, la jolie brune regarda tout de suite, Etiennette en ennemie.

— Nous n'avions pas besoin de celle-là ici, pensa-telle. Elle se disait que Gisèle allait maintenant avoir une alliée dans la place et qu'elles seraient à l'avenir deux à l'épier ; que d'autre part, sa compagne trouverait peut-être à l'occasion une complice dans sa cousine.

Pourtant, voyant que Gontran prenait plaisir, elle fit bon accueil à la nouvelle venue.

V

La cousine de Bretagne

Le dîner fut servi dans la salle à manger de l'hôtel, le maître du logis avait placé Etiennette à côté de lui, et durant le repas, il ne tarit pas d'éloges sur la cousine de Gisèle, à laquelle il disait :

— Pourquoi donc m'avais-tu caché que tu avais une parente aussi gracieuse ? J'eusse été heureux de la connaître plus tôt.

Aux yeux de la jeune veuve, les deux femmes, tenaient à bien marquer qu'elles étaient les amies en titre du jeune homme, à qui elles prodiguaient toutes deux les petits mots d'amour et même les baisers sans se gêner, avec une belle impudeur.

Etiennette s'amusait énormément de ce manège nouveau pour elle et elle trouvait un piquant inconnu à l'originalité de cette situation, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer coquette à l'égard de Gontran, qu'elle sentait bien n'avoir d'yeux, ce soir-là que pour elle.

Elle se laissait verser à boire, vidait en riant les coupes de champagne, si bien que l'œil brillant, elle se risqua à dire :

— Il ne faut pas m'énivrer vous savez !... Je n'ai pas l'habitude, moi !

— Vous la prendrez. C'est une habitude qu'on contracte tout de suite...

— Comme toutes les mauvaises habitudes.

— Voulez-vous bien vous taire. Boire du champagne n'est pas une mauvaise habitude pour une jolie femme !...

— Ah non ! s'écriait Andrée, non, nous sommes deux, ça suffit comme ça, mon vieux.

— Ma petite Andrée, voilà une réflexion déplacée, dit sèchement Gontran.

Mais Etiennette protesta :

— D'abord, je n'accepterais pas, moi...

Et se tournant vers son hôte :

— Vraiment, monsieur, ce n'est pas une plaisanterie, ma cousine et son amie sont toutes deux...

— Oui, toutes les deux. J'ai horreur de l'hypocrisie et je fais au grand jour ce que la plupart des gens se donnent tant de mal à faire en se cachant.

« Aussi, si je prends un jour une troisième maîtresse, malgré ce que vient de dire ma toute charmante amie, je commencerai par la présenter aux deux premières. »

— Tais-toi, tu es cynique ! déclara Gisèle.

— Vous ne trouvez pas, chère madame, qu'elles sont amusantes comme tout, mes deux belles amies, quand elles se mettent ainsi en colère...

« J'aurais presque peur pour vous autant que pour moi !...

Etiennette, que le champagne commençait à énerver, protesta mollement. Elle sentait la jambe de Gontran s'appuyer depuis un instant contre la sienne, et elle ne pensait pas à la retirer ; même elle eût été déçue si son voisin avait écarté la sienne et cessé la douce pression qui lui procurait une sensation à laquelle elle se laissait aller sans résister.

Il la regarda dans les yeux et lança cette phrase :

— J'ajouterai que si je prenais une troisième amie, je ne la rêverais pas mieux faite que ma charmante voisine.

Gisèle éclata :

— Dis tout de suite que ma cousine te fait envie !

— Si je ne craignais pas de l'effaroucher, je le dirais...

Etiennette, devant cette attaque directe, s'écria :

— Oh ! par exemple !

Et elle crut devoir cacher son visage avec ses deux mains pour dissimuler une confusion absente et une rougeur qui pouvait aussi bien être attibuée aux vins généreux dont le repas avait été abondamment arrosé.

Gontran d'ailleurs débouchait une nouvelle bouteille et remplissait les quatre coupes.

— Trêve de plaisanteries ! dit-il, buvons à notre gracieuse invitée, et à ses amours !

En même temps, il accentuait traîtreusement la pression de sa cuisse contre celle de la jolie veuve qui voyait déjà, comme à travers un nuage, tous les objets tourner devant ses yeux...

— Vous faites toutes trois, avouez-le, un brelan de jolies fleurs, une merveilleuse triade : brune, rousse... et blonde.

« Aussi vous me permettrez bien au moins de prendre un baiser à notre jolie convive !...

Et sans attendre la réponse, il embrassait à pleine bouche Etiennette qui se sentait défaillir...

— Nous pouvons nous en aller si nous te gênons ! dit Gisèle.

— Vous ne me gênez nullement, et je désire au contraire que vous restiez...

« Tu as tort Gisèle, de prendre cet air maussade. J'ai entendu tantôt ta conversation avec ta cousine et je sais qu'elle rêve de trouver à Paris un amant, comme le tien...

« Je vous l'ai dit, je ne me cacherai pas de vous, et si ta jolie parente y consent, l'ami qu'elle réclame est tout trouvé.

« Voyez-vous, chère madame, les hommes sont tous les mêmes, vous aurez un amant qui vous trompera avec des femmes que vous ne connaîtrez pas et qui risqueront de vous l'enlever.

« Restez donc avec nous. J'ai encore une troisième place à vous offrir...

— C'est dégoûtant ! Je préfère m'en aller ! s'écria Andrée.

— Ce ne serait pas gentil !... Partager à deux ou à trois,

n'est-ce pas la même chose ?... Gisèle restera, elle... avec sa cousine...

Etiennette ne disait plus rien. Elle était encore sous l'impression du baiser reçu de Gontran et elle pensait déjà :



Son valet de chambre vint lui annoncer... (page 43).

— Je suis la troisième ce soir, si elles se fâchent et s'en vont, je serai la seule...

Gontran avait passé son bras autour de la taille de la jeune veuve :

— Petite Etiennette, vous ne dites rien... Or, qui ne dit mot consent, si j'en crois un vieux proverbe...

« Je vous enlève...

Puis, se tournant vers les autres femmes, il ajouta :

— Allons, puisque je suis en veine de proverbes, rappelez-vous que plus on est de fous, plus on rit. Quittez ces visages maussades, et acceptez joyeusement votre nouvelle compagne. Andrée et Gisèle se regardèrent.

— C'est un caprice, ça lui passera se dit Andrée.

Et Gisèle pensa qu'on était bien dans l'hôtel de Lénion, que la vie y était agréable avec Gontran, même à trois, qu'après

tout, cela serait arrivé un jour ou l'autre et qu'il valait autant que ce fût sa cousine qui en profitât.

Les deux filles dès lors ne se révoltèrent plus. Elles achevèrent d'enivrer Etiennette en lui versant à boire et vidèrent avec elle pour se mettre en train, la dernière bouteille de champagne. Elles n'étaient plus que des créatures de luxure, prêtes à se plier aux caprices de l'homme, des « bêtes à plaisir », comme disait Gontran.

Celui-ci avait juré qu'il se plongerait jusqu'au bout dans les joies sensuelles et qu'il ne se priverait d'aucune fantaisie. C'était sa revanche contre le mensonge et l'infidélité de la première femme qu'il avait aimée.

Il voulut qu'Andrée et Gisèle fissent fête à celle qui allait partager avec elles les faveurs de l'amant commun.

Etiennette elle, se laissait faire. Le champagne aidant, elle était un peu inconsciente, et puis, la curiosité la poussait, il lui semblait entrer dans un monde inconnu. Elle pensait enfin comme l'avaient pensé avant elle ses deux compagnes : « Aujourd'hui je partage, mais bientôt je serai seule ».

— A la bonne heure, vous voilà toutes trois comme je vous veux, Andrée et Gisèle, mes mignonnes, c'est vous qui serez ce soir les femmes de chambre de ma nouvelle amie.

« C'est bien le moins que vous lui fassiez les honneurs ».

Les deux femmes se prêtèrent de bonne grâce à leur rôle imprévu, elles ne manifestaient plus aucune jalousie contre a jolie veuve, qu'elles déshabillèrent en riant, tandis que Gontran les contemplait satisfait de rabaisser ainsi ces femmes pour son plaisir. Il trouvait une joie âpre à avilir en elles un sexe pour lequel il n'éprouvait plus que du mépris.

Mais par un étrange contraste, ses sens n'en étaient que plus excités et son désir plus ardent.

Etiennette s'était docilement remise aux mains de ses caméristes improvisées qui la revêtaient d'une chemise de nuit que Gontran avait choisie lui-même. La nouvelle maîtresse de Lénion suivait des yeux cet homme bizarre, ne détachant pas ses regards des siens, cherchant à deviner ce qui se passait en lui, se demandant même avec inquiétude si elle n'était pas tombée entre les mains d'un fou.

Mais non !... Ce n'était pas possible ! Cet homme avait bien toute sa raison ; il était seulement original, voilà tout !...

Et elle le voyait s'avancer vers elle, sans crainte, prête à se

jeter dans ses bras. Ce fut lui qui la prit dans les siens pour la porter vers le lit.

Cette nuit-là, fut pour Gontran plus voluptueuse encore que les précédentes, il posséda Etiennette non pas comme un amant son amante, mais comme une proie qu'il avait conquise.

Ses sens apaisés, il considérait la jeune femme étendue, assoupie à côté de lui, et caressait doucement les cheveux blonds épars sur l'oreiller.

— C'est une jolie petite poupée, dit-il. Et elle n'est pas encore vicieuse comme les deux autres. Elles lui donneront des leçons.

Il goûtait encore une fois la satisfaction de se venger d'Hermance sur une autre femme qu'il voulait dégradée et avilie, comme si c'eût été l'infidèle qu'il châtiait.

Elle dormait. Il se leva doucement, évitant le moindre bruit pour ne pas l'éveiller.

Il gagna la chambre voisine dans laquelle extraordinairement, il avait relégué ce soir-là ses deux autres amies.

On pense qu'Andrée n'avait pas ménagé ses reproches à Gisèle et qu'elles ne s'étaient pas endormies sans avoir eu une grande discussion au sujet de « la troisième ».

— Tu as fait un beau coup, disait Andrée, en faisant venir ici ta cousine. Tu as vu comme il s'en est entiché tout de suite, elle va « nous » le prendre.

— Penses-tu ?... Gontran ne nous lachera pas comme ça. Il a juré qu'il n'aurait plus jamais une seule maîtresse à la fois.

— Comme les autres. Seulement, il suffira d'une poule quelconque comme ton Etiennette pour qu'il liquide les autres, quitte à tromper après la favorite du moment.

— « La favorite du moment ? »

— Oui, j'ai lu ça l'autre jour, dans un livre, ça veut dire celle pour qui il a le béguin ! Eh bien ! Mon petit, ça se voyait ce soir, il avait le béguin pour ta cousine. Non, pour un peu, il nous aurait dit de prendre la porte !...

— Je suis tranquille ! Ça ne sera pas éternel ! On la prendra bien un jour. Aussi, c'est pourquoi je ne me fais pas de bile, et que j'accepte les événements comme ils se présentent... Voilà !...

Les deux femmes avaient interrompu leurs entretiens

pour coller l'oreille à la cloison afin d'entendre ce qui se passait dans la chambre voisine.

Et Andrée dit encore :

— Eh bien ! Ma pauvre Gisèle... Je crois qu'il « nous » trompe plutôt...

— Oui, fit Gisèle... J'entends Etiennette...

— Et moi, j'entends le sommier qui proteste !

— Il en a pourtant vu d'autres, le sommier !

— Oui, mais nous n'y faisons pas attention habituellement !...

— Tu me croiras, si tu veux, reprit Gisèle... C'est bête, comme tout, mais ça me met en rage.

— Moi aussi !

— C'est drôle, alors que nous deux on s'y était bien habituées, pas ?...

— Nous deux, ce n'était pas la même chose, il nous avait prévenues d'avance...

A ce moment la porte de la chambre s'ouvrit et elles entendirent leur amant qui leur disait :

— Eh bien ! Quoi ?... Vous ne dormez pas, vous autres ?...

— Non, fit Andrée on ne dort pas. D'abord ce ne serait pas possible avec le bruit que vous avez fait à côté de nous ?

Gontran se mit à rire :

— Andrée, tu es trop jalouse, mon petit... il faudra te guérir de ce vilain défaut ?...

— Si tu crois que c'est agréable aussi de se dire que son amant est dans la chambre à côté avec une autre femme !

« Demande plutôt à Gisèle !...

— Ce n'est pas la peine. L'avis de Gisèle doit être absolument le même que le tien. En quoi vous avez tort, car je ne me suis jamais engagé à vous rester fidèle.

Il s'était approché et s'asseyait sur le bord du lit. Prenant Andrée, qui était la plus proche, par le menton, il lui dit :

— Allons, quittons bien vite cet air maussade qui ne va pas à une jolie fille comme toi. Tu ne seras frustrée de rien, et je vais te prouver que tu me plais toujours autant.

Ayant ainsi parlé, il se glissa dans le lit, et, bientôt, si elle avait écouté à son tour, Etiennette eût eu les meilleures raisons d'être jalouse, ce fut Andrée qui soupira puis après Andrée, Gisèle. Et le sommier de leur lit ne protestait pas moins violemment que celui dans lequel se trouvait seule pour le moment la cousine de Gisèle...

Elle était seule, oui, ce qui suggéra à Gontran une idée nouvelle :

— Maintenant déclara-t-il, vous êtes convaincue que je ne veux pas faire davantage de préférence parce que vous êtes trois au lieu de deux...

« Aussi, afin que cela soit bien établi, allez donc retrouver Etiennette dans son lit. »

Les deux filles nous le savons, avaient pris l'habitude de se plier à tous les caprices de leur amant commun.

Elles obéirent donc, et Gontran seul à son tour, goûta les délices d'un repos qu'il avait, convenez-en, bien gagné.

La blonde Etiennette, en se réveillant, couchée auprès d'Andrée et de Gisèle, avait d'abord été surprise, puis elle s'était souvenue de ce qui s'était passé, et s'était sentie soudain remplie de confusion.

Pourtant elle avait questionné Gisèle :

— Comment êtes-vous là ?...

— Nous sommes là lui répondit sa cousine, parce que Gontran en a décidé ainsi. Avec lui, tu n'es pas au bout de tes surprises...

— Sûrement, dit Andrée. Nous autres, il nous a déjà passablement épatées. Alors, vous qui arrivez de province, qu'est-ce que ça va être ?... D'abord, il ne faut pas vous monter le bourrichon, parce qu'il vous a aimée comme ça hier soir. C'est un type qu'est plein d'ardeur et qui a de l'amour à revendre. Quand je pense que sa femme le faisait cocu, qu'est-ce qu'il lui fallait, à celle-là ?...

« Bref, il est revenu nous retrouver après...

— Il est allé vous retrouver ?...

— Parfaitement, toutes les deux, appuya Gisèle.

— Et... ?

— Naturellement, dit Andrée. Il n'est pas venu nous retrouver pour rien et il nous a prouvé que nous n'avions rien à craindre que, suivant le proverbe : vous savez quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, de l'amour comme du reste...

— Toutes les deux ?... demanda encore Etiennette.

— Puisqu'elle te le dit, s'écria Gisèle. Gontran ne veut pas qu'on soit jalouses les unes des autres. Il a dit qu'il ne ferait pas de préférence... entre nous trois... C'est même pour ça qu'il nous a renvoyées ici pour qu'on couche toutes les trois ensemble.

Ça sera comme ça toujours maintenant. Il fera mettre seulement un autre lit pour lui...

Quand Gontran survint à son tour, la jeune veuve fut très étonnée de son attitude. Il affectait de ne faire aucune différence entre elle et les deux autres femmes. Il parlait au pluriel disant : « Mes mignonnes » ou « mes chéries », et il ne se montra pas plus amoureux d'Etiennette, distribuant des baisers également à ses trois amies.

La jeune veuve en fut toute dépitée. Elle comprenait à présent qu'elle ne supplanterait pas sa cousine ni l'amie de celle-ci et que de Lénion s'était amusé d'elle sans plus.

Aussi crut-elle devoir s'expliquer avec sa cousine et réussissant à prendre celle-ci à part, elle lui dit :

— Ma pauvre Gisèle, pardonne-moi. Hier soir, je ne savais plus bien ce que je faisais. Surtout ne m'en veux pas.

« D'ailleurs, je ne vais pas rester ici, j'aime mieux partir !

Mais Gisèle, haussa les épaules :

— Tu es bête ! Ma petite ! C'est une affaire, finie, il n'y a plus à y revenir à présent... Ce n'est pas la peine que tu t'en ailles, pourquoi faire ? Pour aller chercher un autre homme qui ne vaudra pas mieux que Gontran !... Reste donc avec nous, au contraire, à présent qu'Andrée et moi on a accepté ! C'est une bonne fille aussi, Andrée... Ici on n'est pas malheureuses, et si un jour, Gontran nous plaque, il ne nous laissera pas sans rien, tu peux être tranquille, car au fond il n'est pas mauvais garçon.

Etiennette se rangea au sage avis exprimé par sa cousine, et elle resta, comme troisième maîtresse de Gontran de Lénion.

Celui-ci était radieux. Il s'affichait encore plus ostensiblement avec ses trois femmes, qu'il traîna avec lui partout, durant deux jours. Le surlendemain soir, aux Folies-Bergères, où tous les quatre assistaient à la première d'une nouvelle revue, René Danjon vint trouver son ami dans sa loge.

— René, lui dit Gontran, je t'avais prévenu, je te présente ma troisième amie !...

« Et je t'invite à souper avec mes trois femmes.

« Nous chanterons au dessert si tu veux, le refrain de la Belle Hélène :

Sur le Mont Ida, trois déesses...

« Mais à l'encontre du berger Paris, je ne choisirai pas, je garde les trois déesses, et je partage entre elles la pomme d'amour.

« Ce qui m'évitera d'encourir la fureur des deux autres... »

VI

Hermance reparait

Gontran de Lénion, lorsque l'année d'avant, il avait surpris sa femme avec le danseur Carlos Enguerros était parti précipitamment, abandonnant tout, fermant son logis, sans se préoccuper le moins du monde de la situation dans laquelle il allait se trouver vis-à-vis de son épouse légitime contre qui il négligea complètement d'engager une action en divorce.

Hermance sans cesser de voir son amant, s'était retirée dans sa famille, et elle avait passé cette année en menant une vie très discrète, soucieuse avant tout de ne pas attirer l'attention sur elle.

Son mari étant parti pour des pays lointains d'où il reviendrait on ne savait quand, elle avait toute liberté pour le tromper, et elle pouvait, consacrer tout le temps qu'elle voulait à l'irrésistible Carlos qui se montra de plus en plus épris de « sa jolie comtesse », car Hermance restait comtesse de Lénion.

Même, les mois s'étant écoulés, la jeune délaissée finit par avoir le beau rôle et elle fut assez habile pour qu'il se formât autour d'elle une légende. Comme on n'avait aucune nouvelle de Gontran, il passa pour avoir emmené avec lui, une maîtresse à laquelle il avait sacrifié sa compagne légitime.

A part en effet, les amis auxquels il l'avait racontée, au cercle, peu de gens étaient au courant de l'altercation qui s'était produite entre le comte de Lénion et le professeur de shimmy.

On plaignit donc la pauvre comtesse abandonnée par son époux, et qui, naturellement, jouait à merveille ce nouveau rôle.

Au moment où Gontran revint, Hermance ne se trouvait pas à Paris. Le hasard avait voulu que Carlos Enguerros eut obtenu un brillant contrat pour aller enseigner les secrets des nouvelles danses à la mode aux habitués cosmopolites d'un

dancing de la côte d'Azur. Naturellement, sa maîtresse l'avait suivi, et elle était partie pour Cannes, « sur les conseils de son médecin. » En effet, si Gontran de Lénion ne craignait pas de se montrer dans tout Paris aux bras de ses maîtresses multiples et simultanées, son épouse, par contre, cachait discrètement la liaison qu'elle entretenait avec le danseur Sud-Américain quoiqu'il n'y eut pas de sacrifices qu'elle ne fit pour son amant jusques et y compris les sacrifices d'argent qui n'étaient pas moins importants car on pense bien que Carlos Enguerros n'avait point pour habitude d'entretenir les jolies femmes qu'il honorait de ses faveurs, bien au contraire.

Les échos de Paris qui arrivaient à Nice et à Cannes, n'avaient pas apporté la nouvelle du retour du comte de Lénion, lequel, ayant une fois pour toutes retranché sa femme de sa vie, ne se préoccupait pas plus d'Hermance que si elle n'existait pas.

Mais Hermance existait et aussi Carlos.

La saison finie dans le Midi et le canarval passé, le danseur Sud-Américain revint à Paris où sa maîtresse ne tarda pas à reparaître à son tour, à peine était elle arrivée, qu'elle se précipitait rue de Clichy, chez son amant.

— O joulie chérie, lui disait celui-ci, que yo souis content de te revoir...

— Et moi, mon Carlos... Les deux semaines que j'ai dû passer loin de toi m'ont paru longues comme tout, et, si je ne m'étais pas fixé ce délai afin de n'éveiller aucun soupçon, il y a longtemps que tu m'aurais vu arriver. La Côte d'Azur n'avait plus d'attrait pour moi, et son soleil me semblait terne et insipide...

« Deux semaines sans tes baisers, c'est trop long ! Aussi me suis-je promis de me rattraper. »

Le rasta écoutait avec joie cette déclaration. Il sentait que la jeune femme lui appartenait plus que jamais. Il eut garde de refroidir cette belle ardeur et tint à déclarer que, lui aussi, « s'était consumé de désespoir loin de sa mignonne comtesse ».

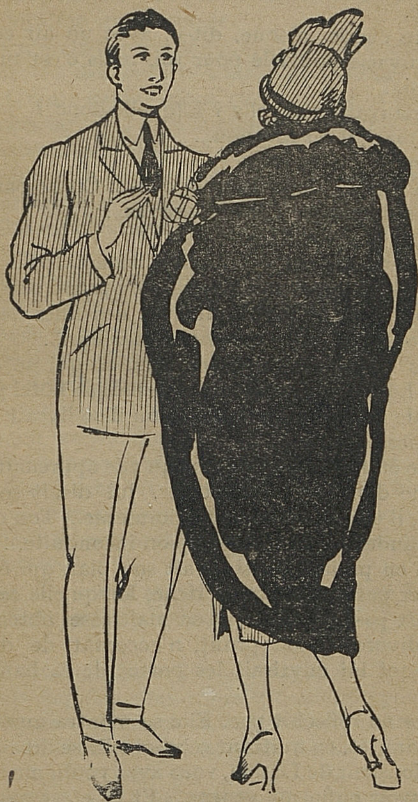
Pour ne pas être en reste avec elle il se montra très amoureux, et, la main sur son cœur, jura qu'il était impatient de prodiguer ses caresses à sa maîtresse.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa avec effusion :

— Yo t'aime, lui disait-il yo t'aime yousqu'à la mort!...

Et toujours, quand yo te revois, yo te trouve plous belle, plous adorable, plous tentante !

Hermance acceptait, sans douter de leur sincérité, ces té-



Gontran regarda la visiteuse... (page 51).

moignages d'une passion « comme seul pouvait en être capable un homme d'une race ardente et généreuse », et elle se donna ce jour-là à son danseur avec une fougue extraordinaire,

pâmée sous son étreinte, son être rempli d'une sensualité débordante.

Ils passèrent ensemble toute la nuit et ce fut seulement le lendemain que Carlos, qui savait à l'occasion être un bon diplomate, lui fit part des nouvelles qu'il avait apprises à Montmartre.

— Pauvre chérie mienne, dit-il, avec un air contrit, yo ai oune mauvaise nouvelle pour toi, mais c'est mon devoir de te la dire...

— Une mauvaise nouvelle ? Laquelle donc ?

— Toun mari, il est revenou...

— Mon mari ?... A Paris ?...

— Si... A Paris... depouis trois mois... On ne parle que de loui dans les dancings et les brasseries...

— Ce n'est pas possible ?

— C'est oune débauché !... Oune misérable !... Même les groues, elles sont toutes indignées... dou grand scandale qu'il cause partout... en se montrant avec des filles de rien, des femmes ignobles qu'il a emmenées chez loui...

Et Carlos Enguerros, raconta tout ce qui se disait sur Gontran de Lénion, qui avait transformé son hôtel particulier en oune vraie maison de tolérance, où il se livrait aux plous infâmes orgies. »

Hermance était stupéfaite de ce qu'elle apprenait.

— Tou ne dois pas le supporter, lui disait son amant. Cet homme, il te fait oune affront immense... Tou dois maintenant demander le divorce pour son inconduite...

Le rasta, en parlant ainsi, avait son plan qui était de se faire épouser par cette femme riche, lorsqu'elle serait libre. Il ne doutait pas, en effet que sa maîtresse, obtenant de la justice, le divorce à son profit, n'acceptât de devenir sa femme, ce qui lui ouvrirait les portes de la haute société parisienne.

Hermance ne réfléchit pas. Elle se montra aussi indignée que son amant, et, en quittant celui-ci, elle se dit :

— Ah ! Monsieur de Lénion, vous avez voulu me mépriser... Je vais pouvoir enfin me venger... Et ce n'est pas vous qui aurez le beau rôle...

Le jour même, elle rendait plusieurs visites à des amies, elle n'eût pas besoin de s'enquérir de rien auprès de celles-ci, car ce fut à qui la consolerait hypocritement et lui donnerait, avec des mines de compassion et des sous-entendus appropriés

forces détails sur l'attitude scandaleuse de son époux depuis qu'il était revenu en France.

Le lendemain, elle était chez l'avoué de sa famille, et lui ordonnait d'introduire sur-le-champ une action en divorce, elle prenait l'attitude d'une honnête épouse outragée et se posait en victime malheureuse.

Son sort n'était-il pas épouvantable d'être ainsi trompée, après avoir été délaissée brutalement pendant plus d'une année ?... C'était évidemment une martyre et les tribunaux devaient sans tarder, briser la chaîne qui l'attachait encore à un aussi odieux individu.

Elle résolut même de faire un éclat ; les témoignages abondaient Gontran lui-même étalait publiquement ses coupables liaisons. Elle n'avait donc rien à craindre. Elle jugea qu'un scandale provoqué par elle, une grande scène où elle jouerait l'indignation ne pourrait qu'augmenter les sympathies qui se manifestaient en sa faveur.

Encouragée et excitée par Carlos, elle décida de se rendre à l'hôtel de Lénion pour y surprendre à son tour, le mari infidèle et lui reprocher ses orgies.

Gontran, lui, continuait à mener joyeuse vie entre ses trois maîtresses, en attendant, disait-il, qu'il leur en adjoignit une quatrième lorsque la fantaisie lui en prendrait. Andrée, Gisèle et Etiennette vivaient maintenant en bonne intelligence, et, si elles étaient encore jalouses l'une de l'autre, évitaient de le laisser paraître devant l'homme qui était leur amant commun.

Ce soir-là, il y avait grand dîner à l'hôtel de Lénion dont le maître avait invité plusieurs amis de cercle et leurs maîtresses.

Ses trois amies, faisaient à leur façon les honneurs de la maison dans laquelle elles trônaient. C'était pour Gontran, une sorte de provocation et de forfanterie affirmant aux yeux de tous, son désir de fouler aux pieds toutes les conventions établies.

Il levait son verre « en l'honneur de ses maîtresses, qui étaient de joyeuses compagnes » lorsque son valet de chambre vint lui annoncer qu'une dame insistait pour être reçue immédiatement.

— Une dame, dit-il... Quelle est donc cette mystérieuse inconnue ?...

Et il envoya Ahmed, son fidèle Persan, s'enquérir de ce que voulait la visiteuse et qui elle était.

Ahmed revint et déclara :

— Cette dame prétend qu'elle devait être du dîner de ce soir, et qu'on a omis de la prévenir, mais que sa place est auprès des convives...

— Parbleu, répondit Gontran, c'est quelqu'un de nos camarades qui aura oublié d'inviter une de ses maîtresses !.. Lequel d'entre vous est le coupable ?... Serait-ce toi, mon cher René ?

René Danjon, se récria :

— Pas le moins du monde. Fanny n'est-elle pas auprès de moi ?...

— Et je ne pense pas, répliqua Fanny, que René ait une autre amie que moi !...

— Quand ce serait, répartit Gontran, je vous prierais de l'accueillir ici, le sourire aux lèvres. Andrée, Gisèle et Etiennette vous en donnent l'exemple... Enfin, quelle qu'elle soit, Ahmed, introduis donc cette femme... Tu m'affirmes qu'elle est jolie, c'est le point important. Elle ne détonera pas au milieu de celles qui sont autour de cette table, et si elle n'a pas d'amant parmi nous, nous lui en tirerons un au sort. Ce sera une fin divertissante de cette joyeuse soirée...

Quelques instants plus tard, Ahmed revenait et s'effaçait devant Hermance...

Celle-ci avait étudié son attitude à l'avance. Elle s'était composé un air de dignité qu'elle exagéra encore en entrant.

Allant vers son mari, elle l'apostropha tout de suite :

— Monsieur, je me refusais à croire ce qu'on m'avait rapporté de vous, et il me semblait impossible que vous eussiez ainsi oublié tous vos devoirs envers celle qui est toujours votre épouse...

« Je m'aperçois, hélas, qu'on ne m'avait pas trompé, et, puisqu'il en est ainsi, je viens vous demander compte de votre conduite...

En apercevant sa femme, Gontran avait subitement abandonné son attitude joyeuse. Il était devenu extrêmement pâle mais en même temps ses traits avaient pris une expression de dureté que ses amis ne lui connaissaient pas.

Hermance pourtant, malgré le regard que cet homme fixait sur elle, continuait :

— Ainsi, ces filles parlent haut à présent dans cette maison où moi seule, l'épouse légitime ai droit de commander...

J'espère bien qu'elles comprendront ce qu'il leur reste à faire et qu'elles vont sortir...

Gisèle s'était levée. Elle allait répondre peut-être un peu vertement à la comtesse de Lénion.

— Assieds-toi et tais-toi, lui dit Gontran.

Puis, se tournant vers Hermance, il la toisa d'un regard méprisant, et, du même ton glacial avec lequel il s'était adressée à elle, le jour où il l'avait surprise chez le danseur Sud-Américain, il lui dit :

— Vraiment, madame, vous trouvez que « ces filles », comme vous le dites, ne sont pas ici à leur place.

« Eh bien ! Moi, je trouve au contraire qu'elles y sont davantage que la maîtresse d'un métèque quelconque, votre danseur vous attend sans doute au dehors, sa bravoure l'a empêché de vous accompagner jusqu'ici.

« Vous ne vous souvenez donc pas que le jour où je vous ai surprise dans ses bras, je vous ai signifié de n'avoir plus jamais à reparaître dans cet hôtel...

« Je ne vous ferai cependant pas jeter dehors, comme je le devrais, et comme je me l'étais promis... Non... J'ai dit tout à l'heure que l'inconnue qui allait entrer serait tirée au sort entre nous tous.

« Pourtant, je ne veux pas faire à aucun de mes amis, l'injure de lui demander de partager avec un rasta quelconque...»

Il se tourna alors vers le Persan qui restait impassible près de la porte :

— Mon cher Ahmed, lui dit-il, tu vois cette femme, elle ne vaut pas grand chose... Mais si tu la veux, je te la donne...

« Une fois en passant, tu pourras t'offrir une jolie femme, bien qu'elle ne vaille pas plus qu'une fille des rues...

Hermance bondit :

— Lâche, s'écria-t-elle...

Et se tournant vers Ahmed :

— Vous n'oserez pas me toucher !

Ahmed s'approchait cependant de la femme que son maître lui avait désignée... Elle recula, mais Gontran lui cria :

— Eh ! ma belle ! Je vous fais beaucoup d'honneur car Ahmed vaut certainement cent fois mieux que votre Sud-Américain...

« Vous qui aimez les hommes exotiques, vous ne sauriez mieux choisir... »

Hermance voulut protester :

— C'est une calomnie infâme dit-elle... Cet homme veut, pour se justifier, m'accuser d'une infidélité que je n'ai pas commise... Il est incapable de le prouver !

Cette fois, Gontran faillit éclater de colère et sa voix tremblait en répondant :

— Je vous jure, madame, que si vous insistez, je vous fais jeter dehors...

— J'ai le droit de rester ici...

— Si vous restez, vous accepterez mon ami Ahmed comme amant... Lui et moi avons des moyens à nous de vous y amener... Demandez-le lui donc pour voir...

— Si le maître le veut, la dame voudra elle-même avant une heure me supplier de la prendre comme maîtresse...

« Méfiez-vous ?... Nous avons rapporté d'Orient des recettes mystérieuses...

Hermance sentait une crainte vague l'envahir... Elle se demandait si son mari et ce Persan énigmatique n'étaient pas capables de mettre leurs menaces à exécution...

— Soit !... dit-elle... Je m'en vais !... Mais cette dernière insulte se payera avec le reste...

Et [elle se retira, mécontente, car elle avait l'impression d'avoir joué un rôle ridicule.

Lorsqu'elle fût partie, Gontran, s'adressant à ses amis, déclara :

— Vous m'excuserez. Si j'avais pu prévoir qu'il s'agit de cette personne, je ne l'aurais pas laissé entrer...

« S'il y a eu autrefois une comtesse de Lénion, il n'y en a plus et la femme que j'ai aimée est bien morte pour moi...

« Ne croyez pas d'ailleurs qu'Ahmed et moi possédions des sortilèges pour tendre aux femmes, des guet-apens. Ce brave ami en est aussi incapable que moi. Mais j'ai dû user de ce stratagème pour faire sortir cette femme qui, croyez-le, est moins estimable que la dernière des filles...

« Et maintenant, oublions cet incident... et buvons, comme je le disais tout à l'heure, au véritable amour, au seul, celui que nous procure l'ivresse des sens... et que nous connaîtrons tous ce soir, en compagnie de nos charmantes amies, lesquelles, j'aime à l'espérer, ne nous quitteront pas pour aller se jeter dans les bras du premier danseur venu... fut-il un authentique produit des antipodes réexpédié sur Paris par son pays comme indésirable. »

Et Gontran ne voulut pas qu'une ombre ait passé sur les

joyeuses agapes auxquelles il avait convié ce soir-là ses amis; il ne voulut pas non plus qu'il en restât la moindre trace dans l'esprit de ses trois maîtresses et lorsqu'il se retrouva seul avec elles, il leur dit :

— Mes petites, ne vous épouvantez pas des menaces de cette femme. Vous êtes ici en toute sécurité, vous êtes chez moi, et ce n'est pas pour celle que j'ai répudiée un jour que je vous ferai sortir...

— Ça ne fait rien, déclara Andrée, j'ai eu un peu peur, quand tu lui as parlé de tes recettes mystérieuses rapportées d'Orient... C'est sûr au moins que ça n'est pas vrai !...

— Tu es folle, répondit Gontran. En tous cas, tu n'as pas peur que je t'oblige à être aimée par moi de force... Il serait un peu tard !...

— Il est même si tard, dit Gisèle, qu'on pourrait se coucher.

— Voilà une parole sage ! Nos lits nous attendent, et je crois même qu'il s'y cache un amour avec des flèches plein son carquois pour nous inviter à terminer comme il convient, une soirée aussi pleine d'émotions.

***

Quand Hermance se retrouva avec son amant, elle lui raconta la scène qui s'était déroulée à l'hôtel de Lénion, et dit en concluant.

— Ah ! mon pauvre chéri. Je crains bien d'être obligée de prendre des mesures de précaution, il est capable de tout, même de m'assassiner. Je devrais peut-être avertir la police.

— Non, ma youlie chérie... non, il vaut mieux que la poulice se mêle pas de nos affaires... il vaut mieux certainement. Si tou es menacée. je souis là, moi.

— Tu me sauveras ? Tu me vengeras ?

— Oui, yo te vengerai... Yo te le jure... pour le moment, yo t'aime !

— Ah ! Carlos ! Carlos ! Oui, dis-moi que tu m'aimes, j'en ai tant besoin pour être consolée...

Le Sud-Américain se montra un consolateur émérite et Hermance n'en fut que plus amoureuse de « son Carlos » qui obtint d'elle, qu'elle activerait le plus possible la procédure de son divorce.

VII

Crise sentimentale

Le scandale de l'hôtel de Lénion n'eut pas d'écho dans la presse, car les journaux ne publient pas ces sortes d'événements, mais tout Paris, le connut aussi bien que si les journaux l'avaient raconté.

Décidément, Gontran devenait une sorte de héros mondain, de personnage curieux et original, et l'éclat provoqué par Hermance avait encore augmenté sa réputation.

Le stratagème innocent qu'il avait employé pour contraindre son ancienne épouse à se retirer, fut d'ailleurs dénaturé comme l'on pense, par ceux qui rapportèrent l'incident, et personne ne douta que le comte de Lénion n'eût rapporté de son voyage en Orient le secret de certaines pratiques, qui faisait de Gontran un homme des plus dangereux pour les femmes qu'il contraignait suivant des pratiques coupables, à se livrer aux plus répugnantes scènes de débauche et de luxure ».

Il apparut aux unes comme un monstre, aux autres comme un ensorceleur dont elles éprouvèrent impérieusement l'envie de faire une plus grande connaissance. Bien des femmes rêvèrent de ces sortilèges, niés par Gontran, mais qu'il devait pratiquer quand même ; et certaines, sans le dire, eussent bien voulu en faire l'expérience.

Le comte de Lénion reçut même plusieurs lettres de femmes lui demandant de les initier à ses secrets ou de les leur révéler afin qu'elles pussent se faire aimer.

— Ça, disait-il, ce sont des femmes du monde. Elles sont curieuses et je parie bien qu'il y a parmi ces correspondantes plus d'une de ces dames effarouchées qui daubent sur mon compte dans leurs salons... Je n'ai qu'à choisir parmi elles pour y trouver une quatrième amie... Ce ne serait pas banal !..

Parmi cette correspondance, une lettre attira son attention et provoqua à son tour sa curiosité. Elle était écrite dans un style timide et l'on sentait que celle qui l'avait signée, avait longtemps hésité avant de se résoudre à envoyer cette missive à son destinataire.

Malgré qu'il eût, de ce flot de lettres, lui-même conclu une fois de plus que les femmes étaient toutes plus mépri-

sables les unes que les autres, Gontran ne put s'empêcher de penser que celle qui lui avait ainsi écrit était peut-être différente des autres.

La lettre disait, en effet :

Monsieur,

« Vous excuserez ma hardiesse, je n'osais pas vous écrire mais je m'y suis décidée, parce que je suis trop malheureuse.

« Vous possédez, d'après ce que j'entends dire autour de moi, des secrets qui permettent de se faire aimer comme on le veut...

« Aussi je pense que vous aurez pitié d'une pauvre jeune fille qui aime en silence un homme qui n'a peut-être jamais remarqué celle qui est toute remplie de lui.

« Je ne vous demande pas de me répondre...

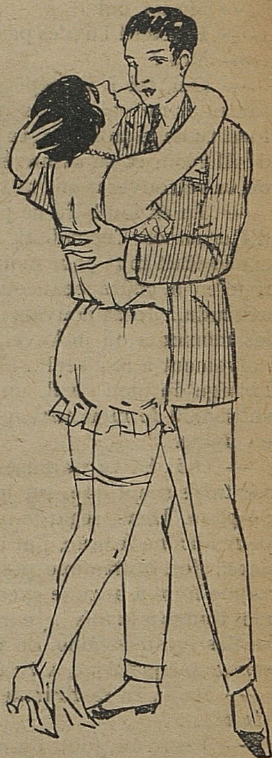
« Je me présenterai à votre hôtel dans deux jours, sous le nom de Mlle Paulette.

« Vous me recevrez ou ne me recevrez pas, suivant que vous voudrez ou ne voudrez pas me venir en aide. »

— C'est étrange ! se disait Gontran... A quoi rêvent les jeunes filles ?...

Et, après avoir hésité quelque temps, il se dit :

— Je la recevrai tout de même, et je la confesserai.



Ah! Gontran... Gontran... je suis à vous... (page 60).

Il sortit, et courut chez son ami Danjon :

— Regarde, mon vieux, lui dit-il, en lui montrant les lettres qu'il avait reçues, le crois-tu à présent que toutes les femmes sont les mêmes !.... Je n'ai qu'à choisir parmi ces

billets parfumés au hasard, et j'aurai bientôt une maîtresse de plus, la quatrième !

Danjon regardait son ami. Il lui répliqua :

— Veux-tu que je te dise ce que je pense, Gontran ?...

— Ma foi, oui.

— Eh bien ! Tu n'es pas du tout l'homme que tu prétends..

— Moi ?

— Oui, toi ? Tu répètes trop que les femmes sont méprisables et ne valent pas qu'on se passionne pour elles... Au fond tu ne le crois pas, tu es un amoureux qui a eu une grosse désillusion, et tu assouvis une rancune en attendant le jour où tu retrouveras sur ta route une autre femme.

— Tu es fou ! Tu as pourtant vu mon attitude vis à vis d'Hermance. Cependant, Dieu sait si je l'ai aimée autrefois, si elle était tout pour moi... Oh ! J'ai souffert terriblement et il m'en a coûté beaucoup d'adopter vis-à-vis d'elle, cette attitude... Je ne pouvais m'empêcher d'évoquer malgré tout, les moments où je l'avais tenue dans mes bras, la croyant naïvement à moi seul... Mais aussitôt se dressait devant moi l'image de mon rival, un bellâtre pour des filles, et ce qui subsistait de mon ancien amour se révoltait et se changeait en haine...

— Oui. Et tu t'amuses pour t'étourdir... Tu n'es pas un véritable sceptique, sur lequel l'amour sentimental, n'a pas de prise. Tiens, regarde-moi, je n'ai pas eu de grand amour pour aucune femme, j'ai une petite amie, j'en ai quelquefois deux, j'en quitte une pour en reprendre une autre, mais je ne me livre à aucune excentricité, je ne les installe pas chez moi toutes à la fois... Je n'ai jamais été un amoureux comme tu l'as été toi-même, de ton propre aveu, et comme tu l'es encore malgré tout, si tu t'interroges bien.

— René, tu es ridicule !... Je suis guéri, bien guéri, mon vieux...

— Jusqu'au jour où tu rencontreras de nouveau une femme pour laquelle tu t'enthousiasmeras. Ce sera terrible alors, tu lâcheras tout... tu flanqueras en plan ton petit harem (ce qui sera d'ailleurs une excellente chose) pour te ruer sur cette nouvelle passion... Cette fois-ci, au moins ne te trompe pas...

Gontran dit :

— Non, mon cher ami... je ne cours aucun danger. Les femmes, pour moi, ont tué la femme !... Tiens, pour te le

prouver, je vais prendre une quatrième maîtresse. Choisis toi-même parmi ces lettres celle à laquelle il faut que je réponde, je donne rendez-vous à sa signataire et elle est à moi...

— Je n'en doute pas. Mais cela n'infirme en rien ce que je t'ai dit.

— Choisis.

René tira du paquet une enveloppe mauve très parfumée.

— Irène V... poste restante, bureau 56... fit Gontran... Et dire que je vais peut-être retrouver là une dame du meilleur monde... C'est amusant !...

Il quitta son ami en haussant les épaules :

— René est stupide, pensait-il.

Et cependant, il songeait à la lettre, dont il n'avait pas parlé à son ami, celle de « Mlle Paulette », la jeune fille qui devait venir le voir le surlendemain. Il devinait un roman dans le cœur de cette enfant, et il se surprenait à s'attendrir, ce qui semblait donner raison à son ami René Danjon.

Cela ne l'empêcha pas d'écrire à Irène V... pour lui donner un rendez-vous, et lui demander même de le venir voir chez lui le jour suivant. Là aussi, il était intrigué et cherchait parmi les femmes qu'il connaissait, quelle pouvait être celle qui avait besoin d'un sortilège.

A sa grande surprise, lorsqu'elle vint le lendemain, il se trouva en présence d'une inconnue, qui se présenta à lui, en disant :

— Monsieur, vous allez sans doute penser de vilaines choses de moi...

— Mais pas du tout. S'il en était ainsi je ne vous aurais pas prié de venir.

— Ah ! dit la jeune femme avec un soupir, c'est que je suis si malheureuse .

Gontran regarda sa visiteuse. C'était une jolie femme de trente ans à peine, brune, de taille moyenne, bien faite et certes très désirable. Le jeune homme se disait, en la regardant, qu'elle ferait une très agréable maîtresse. Cependant, il hésitait, malgré lui à la traiter comme il avait traité Etiennette par exemple ; sa nouvelle théorie que toutes les femmes ne valaient pas mieux que les filles, avec lesquelles il s'accouplait semblait en défaut.

— Et pourquoi, dit-il, doucement, êtes-vous malheureuse?

Il s'était assis auprès d'elle et prenait la main de la jeune femme dans la sienne.

— Sans doute, ajouta-t-il, avez-vous un mauvais mari ?

— Oui, c'est cela !... Un mari qui ne me comprend pas, un être banal sans personnalité, sans originalité, comme tout le monde... Et moi qui aurais tant désiré un être exceptionnel, un homme dont on parle partout...

— Je vois ça... Aussi vous vous êtes adressée à moi... Vous vous êtes dit : ce Gontran de Lénion qui cause tant de scandales, il faut que j'aille voir comment il est fait :...

— Ne raillez pas, je vous en prie. Je suis une pauvre femme...

— Le croyez-vous sincèrement ? Racontez-moi vos malheurs... Et peut-être que je vous ferai aimer par votre mari.

Irène regardait curieusement son interlocuteur. Elle était un peu déconcertée et s'attendait certainement à autre chose.

— Comment, fit-elle, c'est vous qui me dites ça ?...

— Dame, qu'attendiez-vous d'autre de moi ?

— On m'avait dit tant de choses extraordinaires...

— Vous croyiez peut-être que j'étais un monstre, un phénomène, un homme terrible...

— Oh non ! Mais...

— Mais, c'est tout comme.

— Vous devez savoir comprendre les femmes, vous ?

Gontran sourit :

— Pas toutes... D'ailleurs, méfiez-vous bien de moi. Je suis en effet, un être extraordinaire, qui méprise toutes les femmes.

— Ça, par exemple, je ne le crois pas...

— Ainsi, j'ai voulu avoir plusieurs maîtresses et je les ai contraintes à vivre en bonne intelligence, tout en n'ignorant pas que je partageais entre elles mon amour, ou du moins la satisfaction de mes désirs charnels.

— Et elles ont accepté ?

— Mon Dieu, oui... Mais je ne les ai pas choisies parmi les femmes mariées.

« Voyez-vous, mon enfant, il ne faut pas venir chercher auprès de moi des consolations sentimentales, je suis un amant qui ne vis que par les sens... Pour moi, le reste n'existe pas...

La femme le regardait, les yeux brillants. Elle attendait le moment où il allait se précipiter vers elle et elle était prête à s'abandonner. Elle n'était venue que pour cela. En chemin, elle se disait : « Comment va-t-il me subjuguer ? Peut-être va-t-il m'hypnotiser ? Ou bien me fera-t-il prendre un breuvage qui fera de moi son esclave docile à toutes ses volontés ? Ou encore m'endormira-t-il avec un narcotique ? Peut-être aussi est-ce un brutal qui se jettera sur moi pour me violenter ?...

Au lieu de cela, elle se trouvait à côté d'un homme correct, qui lui parlait posément, sans se permettre le moindre geste irrespectueux. Elle commençait à éprouver une certaine déception, et se demandait :

— Qu'attend-il donc ?...

Gontran cependant continuait :

— Et j'ai résolu qu'il en serait toujours ainsi, que toutes mes maîtresses devraient se connaître et se considérer comme des amies, j'allais dire comme des sœurs...

— Vous êtes un débauché ! dit-elle.

Et voici qu'elle se faisait provocante.

De Lénion la regarda droit dans les yeux :

— Vous, lui dit-il, vous allez faire une grande bêtise, vous allez tromper votre mari qui est peut-être un brave homme qui vous aime sincèrement. Eh bien ! Il ne le faut pas. Peut-être est-ce vous qui ne le comprenez pas... Je lis en vous... et je crois bien que vous ne savez pas jouir du bonheur que vous avez à votre portée...

Irène tourna la tête pour se dégager de l'influence de Gontran qui l'enveloppait.

Il se leva :

— Non, dit-il, je ne veux pas faire le malheur de deux êtres... Si je voulais, vous seriez à moi !... Je ne veux pas... Vous êtes venue ici chercher le secret de l'amour partagé. Je ne le possède pas. Il est en vous. Si vous n'avez rien à reprocher à votre mari que d'être comme tout le monde, allez le retrouver, aimez-le, votre amour le grandira à vos yeux et aux siens propres... Allez et tâchez de le comprendre, vous ; il vous comprendra alors, lui... Si vous échouez vous viendrez me retrouver...

La femme se leva. Les yeux s'embuaient de larmes, qu'elle retenait avec peine.

— Ah ! monsieur ! dit-elle... comme on vous a calomnié !...

Vous avez raison... Je vais essayer de faire ce que vous me dites !...

Elle lui tendit sa petite main ; il s'inclina et la baisa respectueusement :

— Voyez-vous, dit-il, il ne faut pas inconsidérément briser la vie de deux êtres... Et c'est ce que vous alliez faire... Moi, je ne compte pas, il y a un an que ma vie est brisée, et je ne me rendrai pas complice d'un crime semblable à celui qui a été commis à mon égard !

Très simplement, Irène lui dit :

— Merci !... Vous avez un grand cœur !... Je vous souhaite d'être sauvé de vous-même un jour, comme vous m'avez sauvée de moi-même !

Lorsqu'il se retrouva seul, Gontran pensa :

— Suis-je bête ! Voilà maintenant que je fais du sentiment !

Mais, se reprenant aussitôt, il ajoutait :

— Non, j'ai eu raison. Il ne sera pas dit qu'un autre connaîtra par ma faute, la souffrance que j'ai endurée. Et je ne veux pas toucher à une femme qui n'est pas libre.

Puis il appela :

— Ahmed ! Dis au chauffeur de se préparer. Je vais retrouver ces dames qui m'attendent.

Il avait, en effet, donné rendez-vous dans un restauran à ses trois maîtresses.

— Avec celles-là, au moins, fit-il, je n'ai pas de scrupules à avoir!

Tandis que Gontran allait à ses amours, Irène rentrait chez elle en proie à d'étranges réflexions. Elle se reprenait, comme après avoir échappé à un grand danger.

Elle retrouva son mari, lequel, ainsi que le pensait Gontran, était un brave homme qui adorait sa femme et ne se doutait naturellement pas de l'étrange démarche faite par son épouse. Celle-ci le considérait maintenant avec d'autres yeux, et voilà qu'elle le trouvait tout différent. Il lui apparaissait de nouveau comme au jour lointain de leurs fiançailles Et, sans savoir à quoi attribuer cette heureuse surprise, il connut ce soir-là un bonheur parfait dans les bras d'une femme plus ardente et plus amoureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

VIII

LA BREBIS ÉGARÉE

« Mademoiselle Paulette », la signataire de la lettre qui avait tant intrigué Gontran se présenta comme elle l'avait annoncé, à l'hôtel de Lénion.

Le jeune homme se trouva en présence d'une jeune fille de vingt ans, toute confuse et intimidée de se trouver seule devant cet homme qui avait une si fâcheuse réputation.

Elle n'avait pas que la fraîcheur de la jeunesse. Sa beauté réelle était de celles qui se remarquent dès la première rencontre. Grande, élancée, blonde avec de grands yeux bleus remplis de rêve, les traits fins et irréguliers, elle avait dû déjà troubler le cœur de bien des jeunes gens qui ambitionnaient d'en faire leur compagne.

Gontran, en la voyant laissa échapper une exclamation :

— Mademoiselle de Tracy.

Il connaissait, en effet, la fille de Mme de Tracy et savait qu'elle avait obstinément refusé les plus beaux partis qui s'étaient offerts à elle, sans qu'on expliquât cette obstination à ne pas se marier. Sa mère, pourtant, avait insisté pour un ou deux prétendants qu'elle avait agréés elle, avec empressement. Mais Paule avait déclaré tout net à Mme de Tracy qu'elle perdait son temps.

Et, cette raison mystérieuse des refus de la jeune fille, elle l'avait confié à Gontran lui-même, dans cette lettre où elle disait sa déception de ne pas être aimée par celui qu'elle eût voulu épouser.

— Allons bon ? se dit le jeune homme avec un mouvement d'humeur, elles vont toutes à présent me confier leurs chagrins d'amour ! Je ne m'attendais guère à jouer ce role-là !...

Paule levait vers lui ses grands yeux dans lesquels perçait une inquiétude mêlée de crainte.

Il se fit doux comme il l'avait été avec Irène.

— Mademoiselle, dit-il doucement, vous pouvez avoir la plus grande confiance en moi. Je ne trahirai pas le gros secret que votre lettre m'a appris.

« Mais on vous a trompée en vous disant que je possède

des secrets pour faire naître l'amour dans le cœur de ceux qui lui résistent. Je n'ai, hélas, pas ce pouvoir...

Paule ne disait toujours rien. Elle regardait Gontran et ne pouvait parler ; il semblait que les mots ne pouvaient arriver jusqu'à ses lèvres.

— Vous savez, dit-il, que je ne vous demande rien. Vous êtes venue me trouver, je vous le dis, je ne possède aucun pouvoir magique. Mais si vous croyez que je suis de bon conseil, parlez en toute confiance...

La jeune fille ne répondit pas. Elle se mit à sangloter.

— Je suis bien malheureuse !... bien malheureuse !...

— Quel gros chagrin !... Comment un homme peut-il exister qui fasse pleurer d'aussi beaux yeux !... Il faut qu'il soit très méchant...

— Oh non ! Je ne crois pas qu'il soit méchant quoi qu'on m'en ait dit bien du mal. Mais le serait-il que je l'aimerais quand même...

— Et il y a longtemps que dure cet amour non partagé ?

— Oh oui ! Il y a trois ans...

— Trois ans... Et ce cruel ne s'en est pas encore aperçu !...

— Ne dites pas de mal de lui... Vous auriez tort.

— Dieu m'en garde. Je n'en dirai aucun mal, d'abord parce que je ne le connais pas, et puis aussi parce que vous me l'interdisez. Seulement, je me demande comment il a pu, pendant trois ans, vous côtoyer sans se douter du sentiment qu'il avait provoqué en vous...

— C'est sans doute qu'il aimait une autre femme !...

— Cela, c'est une raison. Est-ce que, par hasard, il serait marié...

— Il l'est.

— Mais c'est très grave d'aimer un homme marié... pour une jeune fille comme vous. Pourquoi diable êtes-vous aussi, allé remarquer un homme qui n'était pas libre, lorsqu'il y a tant de jeunes gens qui rêvent de vous rendre heureuse ?...

— Il était libre lorsque je l'ai aimé et s'il n'avait pas été hypnotisé par cette femme, qui me l'a pris, peut-être est-ce moi qu'il aurait épousée... Et moi, il ne m'aurait certainement pas abandonnée, comme il a abandonné celle qu'il m'a préférée...

— Voilà qui ne milite pas en sa faveur !

— Il y a bien d'autres choses qui ne militent pas en sa faveur, allez...

— Lesquelles donc ?

— C'est un viveur et un débauché et je n'oserais certainement jamais avouer que je l'aime malgré cela...

Mais je veux le sauver... Et je suis certaine que si je



— *Tu es beau, comme jamais je n'ai vu un amant*... (page 63).

pouvais l'attirer un tout petit peu vers moi, il comprendrait vite qu'il y a, beaucoup plus près de lui qu'il ne le croit, un cœur qui bat pour lui...

Paule s'arrêta confuse d'en avoir tant dit ; une rougeur

était montée à son visage, et elle baissa les yeux, n'osant plus regarder Gontran qui était assis en face d'elle.

— Enfant, dit le jeune homme, vous oubliez qu'il y a sa femme ?... Ne serait-ce pas à elle de le ramener à ses devoirs...

— Sa femme ne le sera plus bientôt. Elle ne pense plus qu'à demander le divorce et elle va partout répétant : « qu'elle est honteuse d'avoir été la compagne d'un être aussi méprisable ».

Vivement la jeune fille ajouta :

— C'est elle qui parle ainsi ? Vous pensez bien que ce n'est pas moi ?...

— Vous n'avez pas besoin de vous défendre. Mais, permettez-moi une question ?... Cet homme, vous le rencontrez souvent...

— Autrefois, nous le voyions assez fréquemment... Maintenant, il est tout entier à sa vie de plaisirs et il ne parait plus que rarement dans le monde...

— Mais... je le connais ?...

Le « oui » que Paule prononça fut dit si bas, si bas que Gontran l'entendit à peine... Il l'entendit beaucoup plus avec son cœur qu'autrement...

Et il se leva brusquement.

Il prit les deux mains de la jeune fille dans les siennes, elles étaient brûlantes.

Alors, il lui dit :

— Levez la tête et regardez-moi bien en face... les yeux dans les yeux...

Mais elle répondit :

— Je n'ose pas !... Je n'ose pas !...

— Il faut oser... Voyons, je ne vous fais pas peur...

Lentement, elle leva la tête vers lui et l'enveloppa d'un long regard.

Il la fixa un instant, puis il lui dit :

— Mademoiselle Paulette, il ne faut pas aimer cet homme-là... Il ne le faut pas, voyez-vous. On a eu raison de vous dire du mal de lui, il est indigne de vous...

« Vous ne savez pas quel homme c'est. Il ne se plaît plus qu'à faire souffrir les femmes.

— Même s'il me fait souffrir, je préférerais cela à son indifférence.

— Il méprise toutes les femmes. Il a juré d'abaisser et d'humilier toutes celles qui se donneraient à lui. Il ne veut

plus avoir d'épouse, et ne prendre que des maîtresses, vous entendez bien, des maîtresses qui se soumettront à tous ses caprices...

— S'il le faut pour le conquérir je serai sa maîtresse et je me soumettrai à ses caprices.

— Mais vous ne comprenez pas ce que cela signifie, quelles humiliations il veut faire subir à ses maîtresses, car il entend toujours en avoir plusieurs et qu'elles acceptent le partage.

Paule poussa un gros soupir, elle baissa la tête et dit :

— J'aime mieux accepter le partage, quoi qu'il me donne ce sera toujours un peu de lui à moi... Faites qu'il m'aime un peu.

Gontran marchait fébrilement à travers la pièce. Il s'arrêtait pour regarder encore cette vierge qui venait ainsi lui offrir son amour. Il se souvenait d'elle maintenant, il l'avait autrefois, avant son mariage, rencontrée chez des amis communs. Il avait dansé avec elle ; ils avaient joué ensemble au tennis et ces deux grands yeux qui se levaient vers lui, implorant, il les avait vus déjà, il y avait longtemps, se fixer sur les siens.

Et puis, Hermance était apparue, Hermance, l'ensorceleuse, vers laquelle il était allé et qui l'avait trompé odieusement, Hermance qui avait désaxé sa vie, à lui.

Peut-être que s'il avait épousé Paule, il serait encore heureux, peut-être que ce rêve du bonheur à deux serait une réalité.

Il se reprit cependant :

— Non, dit-il tout haut, non, il ne faut pas ?

— Pourquoi ne faut-il pas ?... puisque j'accepterai tout... tout ?...

Elle baissait la tête et les larmes coulaient de nouveau sur ses joues.

— Ne pleurez pas !... Je vous en supplie !... Ne pleurez pas !...

Il ne savait ce qu'il faisait, il la pressait contre lui, l'entourant de ses bras, et elle s'écroulait sur sa poitrine en sanglotant.

Alors, il ne résista plus, il se pencha sur le visage inondé de larmes qui se levait encore une fois vers lui et ses lèvres se posèrent sur les lèvres de la jeune fille.

— Ne pleurez plus, vous dis-je... Ne pleurez plus, ma chérie, je vous aime !...

— Ah ! Gontran ! Gontran !... Je suis à vous !...

Qui eut résisté à la tentation... ? Qui eût repoussé une amante jeune et jolie s'abandonnant ainsi ?... Qui n'eut pas perdu la tête, à la place du jeune homme ?...

Il la perdit complètement.

Paule le laissait faire ?... Elle avait trop longtemps vécu dans l'attente de ce jour, trop longtemps, elle avait contenu l'amour qui était en elle et qu'elle devait cacher. Elle avait dit à Gontran : Je suis à vous... Elle fut à lui complètement, sans opposer la moindre révolte, et lorsqu'elle se réveilla dans ses bras, elle lui dit :

— Garde-moi près de toi !... Tout ce que tu exigeras, je le ferai... je suis ta maîtresse à présent...

— Ma maîtresse, toi, oui... mais bientôt, quand je serai libre, tu seras ma femme !... Tu es venue pour me sauver et non pour te perdre !... Oh ! ces yeux-là ne peuvent me tromper... Cette fois, c'est le vrai bonheur que je trouve enfin.

***

Il était dit que Gontran de Lénion, malgré lui, provoquerait toujours des scandales. On se doute de celui qui éclata lorsqu'on apprit que le jeune homme avait de nouveau quitté Paris, avec Paule de Tracy.

Cet événement survint deux jours après que Paule s'était donnée à Gontran, deux jours pendant lesquels ils s'étaient encore revus pour s'aimer à nouveau et dont le jeune homme avait profité pour signifier à ses trois amies qu'elles aient à chercher chacune un autre amant. Il fit d'ailleurs très bien les choses à leur égard ; Gisèle, Andrée et Etiennette ne purent que se louer de la générosité de celui dont elles avaient été durant quelques mois les maîtresses.

Etiennette fut naturellement la plus dépitée. Gisèle lui dit philosophiquement pour la consoler : « Fallait bien s'y attendre ma petite, du jour où il rencontrerait une poule du monde chic, il devait licencier son harem. Et tu penses bien qu'il ne pouvait pas demander à sa petite Mascotte de faire la quatrième avec nous. On se sera toujours bien amusé pendant quelque temps, et on s'en va encore avec une bonne gratification. Qu'est-ce que tu veux réclamer de plus ?... »

IX

La bonne Fortune d'Ahmed

Gontran, cette fois-ci n'était pas allé jusqu'en Perse. Paule et lui avaient seulement fui loin de Paris, et c'était dans une villa discrète, sur la Côte d'Azur, qu'ils cachaient leur amour.

Paule avait adressé à sa mère, en partant, une lettre dans laquelle elle lui disait qu'elle était heureuse et qu'elle reviendrait, lorsqu'elle pourrait se présenter au bras de Gontran devenu son mari. Mme de Tracy avait été naturellement profondément humiliée et elle avait manifesté son courroux par une violente crise de désespoir prenant les dieux à témoins qu'elle ne reverrait de sa vie une enfant qui s'était ainsi déshonorée. Même elle se retira, elle aussi, en province, pour ne pas avoir à rougir devant les personnes de ses relations.

Or, Gontran avait laissé la garde de son hôtel à son fidèle Ahmed, lequel ne vit pas sans étonnement arriver un beau matin, la première comtesse de Lénion, la belle Hermance, qui lui demanda où était son mari.

— Monsieur de Lénion, lui répondit le Persan, m'a interdit de donner son adresse à qui que ce soit, et naturellement à vous moins qu'à toute autre personne.

— Cette petite rusée l'a ensorcelé à ce point ? Qu'a-t-elle donc de plus que moi ?

— Je n'en sais rien. Je ne cherche pas à pénétrer les secrets de mon maître.

— C'est un joli monsieur, votre maître. Après avoir entretenu trois femmes chez lui, d'une façon scandaleuse, il débauche une jeune fille et s'enfuit avec elle. Il peut donner des leçons aux autres, parlons-en !...

— Ce qu'il fait ne me regarde pas.

Hermance examinait le Persan. C'était un grand bel homme, au teint légèrement basané, mais aux traits réguliers. Une forte moustache noire recouvrait la lèvre supérieure, les cheveux d'un noir de jais encadraient ce visage auquel les yeux profonds donnaient une étrange expression.

La femme lui dit :

— Sans doute, mon ex-mari a-t-il employé pour séduire

cette enfant, un des fameux sortilèges dont vous et lui avez le secret ?

— Je ne crois pas, répondit le Persan.

— Dites donc, je voudrais bien les connaître, ces sortilèges. J'en aurais besoin pour ramener entièrement à moi, un homme qui me trompe.

— C'est difficile, dit Ahmed.

Et il ajouta :

— Celui qui s'est écarté une fois de la femme qu'il a aimée ne sera plus jamais fidèle !...

— Vous le croyez ?...

— C'est une vérité et mieux vaut courir après une chimère que de tenter de corriger un inconstant.

— Alors, d'après vous, il faudrait l'oublier ?

— Oui.

— Peut-être aussi avez-vous un sortilège qui fait oublier l'amant infidèle ?

— J'en connais un, en effet. Mais vous le connaissez aussi bien que moi.

— J'avoue mon ignorance et je serais heureuse que vous me l'enseigniez.

Ahmed plongea ses yeux dans ceux d'Hermance.

— Il faut tuer un amour par un autre amour, dit-il...

— Carlos, à qui j'avais tout sacrifié, m'a trompée avec une fille rencontrée dans un dancing... et savez-vous quelle est cette fille ?...

— Celle-là ou une autre, qu'importe ?

— Cette fille se nomme Etiennette. C'est l'une des trois amies de votre maître !

— Cela devait arriver !...

— Oui, vous êtes fataliste... C'était écrit.

— Peut-être !...

— Vous vous rappelez le jour où je suis venue ici pour reprocher sa conduite à mon mari... Vous m'avez dit que je reviendrais vous demander d'être votre maîtresse. Vous avez dû m'envoûter, car depuis je pense toujours à cela...

— Vous êtes belle, dit simplement Ahmed... Belle comme les Circassiennes qu'on voit dans mon pays.

— Ce qui veut dire que si je voulais...

Le Persan maintenant regardait avec des yeux de convoitise, cette femme avec qui il était seul et qu'il pouvait posséder.

— Viens, fit-il. Ahmed t'aimera, et il ne te trahira pas lui.

Elle le suivit dans la chambre où jadis elle avait appartenu à Gontran.

— C'est bien sûr, dit-elle, que tu m'aimeras toujours !

— Ahmed ne ment pas. Et le maître t'a donnée à moi !...

— Non, ne dis pas cela... C'est moi qui me donne, moi qui te dis : je suis tienne, prends-moi...

Et, passant ses bras nus autour du cou de l'homme, levant ses yeux vers ce visage mystérieux, elle lui dit :

— Tu es beau comme jamais je n'ai vu un amant !... J'ai soif de tes baisers !...

Il la saisit et la porta sur le lit, elle se pâma sous l'étreinte brutale de ce nouveau mâle, assouvissant son désir de sensations inconnues.

Et le soir même, l'hôtel de Lénion était désert ; le Persan était parti avec Hermance.



Ce fut encore René Danjon qui reçut le premier, la visite à son retour de Gontran qui vint chez son ami, accompagné de la jeune comtesse, le divorce prononcé lui ayant permis de donner son nom à Paule.

— Alors, dit René, vous êtes heureux, tous les deux !

— Oui, très heureux, répondit Gontran. Tu te souviens de notre dernière entrevue, lorsque tu me disais : « Le jour où tu t'enthousiasmeras de nouveau pour une femme, tu lâcheras tout ». Tu avais raison, je me trompais moi-même lorsque je criais mon mépris pour toutes les femmes... C'est maintenant que je suis vraiment guéri parce que j'ai rencontré enfin le véritable amour.

René Danjon se tourna vers Paule :

— Madame je vous félicite, car vous avez non seulement sauvé un homme qui s'ignorait, mais vous avez conquis son cœur. C'est à vous de savoir le garder.

— Soyez tranquille, je le garderai, car je serais trop malheureuse si je venais à le perdre, et il sait bien que je ne vis que pour lui.

Le soir, lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'hôtel de Lénion, dont une fois encore, les domestiques avaient été changés,

Gontran, enlaçant sa jeune femme qu'il pressait contre lui, lui dit :

— Ma chérie, il me semble que nous avons toujours été unis ainsi et que c'est toujours toi que j'ai aimée...

— Gontran, je suis heureuse... et je t'aime !... Comme j'ai été bien inspirée le jour où je t'ai écrit cette lettre... tu sais, qui était signée Paulette...

— Je l'ai toujours sur moi, dans mon portefeuille. Elle ne me quittera jamais. C'est un fétiche, puisque c'est à elle que nous devons notre bonheur !

FIN

Imprimerie spéciale des Éditions Prima. — 34.221.

Imprimerie spéciale des EDITIONS PRIMA. — 34.221.